

Jean-Paul Damaggio, Marie-France Durand

Voyage en Equateur et au Pérou 16 juillet – 15 août 2001

Introduction

Nous avons choisi, dès décembre, la destination Equateur-Pérou (en fait même avant puisque Marie-France s'est inscrite en septembre à un cours d'espagnol). Nous pensions faire Toulouse-Quito et revenir par Lima-Toulouse mais des problèmes de billets nous en empêchèrent.

Avant de partir nous avons rassemblé quelques informations et préparé un projet d'itinéraire à savoir la montagne pour l'Equateur et la côte pour le Pérou, deux pays divisés en trois bandes : la côte, la montagne et l'Amazonie (l'orient), et ainsi nous pouvions prendre la mesure de deux bandes même si la côte péruvienne est très différente de la côte équatorienne. En effet, pour les Equatoriens nous étions en été mais en hiver pour les Péruviens ! Ces deux pays ne se comprennent pas sans la prise de conscience des courants marins du Pacifique (Humboldt froid sur les côtes péruviennes, Niño chaud pour l'Equateur). Les deux parties des Andes sont aussi différentes avec des volcans plus hauts en Equateur.

Pour partir nous avons en poche les deux billets aller-retour, 11 000 F, et un point de chute au Pérou, la famille de l'ami Chendo. En cours de préparation Marie-France découvrira que l'amie d'une de ses amies dirige l'Alliance française de Loja au sud de l'Equateur où nous envisagions de passer.

Après les paysages, quelques mots de la vie sociale. En France, nous avons échangé des francs en dollars au tarif de 1 dollar = 8 F. En Equateur tout se paie en dollars donc le changement ne fut pas utile mais au Pérou il faut des soles et nous avons changé le plus souvent à 1 dollar = 3,50 soles ce qui met le franc environ à 1 sol = 2,40 F. Bien sûr au Pérou comme partout en Amérique latine pour les grosses dépenses c'est le dollar.

L'Equateur est un petit pays par rapport à tous ses voisins. Les lieux touristiques par excellence, ce sont les îles Galapagos comme au Pérou c'est Machu-Picchu. Nous n'avons vu aucune de ces deux merveilles ni par négligence (nous ne sommes pas ignorants à ce point) ni pour des raisons économiques (à Piura nous pouvions remplacer le voyage à Chiclayo par un voyage avion aller-retour jusqu'au Cuzco). Nous ne connaissons pas davantage Berlin, Rome ou Le Caire. De même, nous n'avons pas cherché les économies au maximum. Comme vous le lirez notre budget était environ, à deux, de 30 dollars par jour, soit, 10 pour dormir, 10 pour manger et 10 pour les autres dépenses. Voyager suppose toujours des choix difficiles.

Souvent la discussion porte sur les prix. Nous avons vu la coupe de cheveux à 3 soles (7F50) mais en fait pour Alfredo une vraie coupe de cheveux c'est 8 soles et à Lima 20 soles. Voilà le côté relatif des prix. Pour comparer, un journal «quotidien» vaut au Pérou 1,50 soles (3F70), 30c en Equateur (2F40) et 7F50 en France. Mais les salaires n'ont rien à voir. Pour un enseignant, 800 soles péruviens par mois c'est pas mal (avec 50% de perte du pouvoir d'achat en 5 ans) soit environ 2000 F pour 10 000 F en France. Une banane vaut 10c de sole à Piura

(0F25) et 1 F50 en France. En Equateur, le passage au dollar a augmenté le prix des petites choses puisque rien ne peut valoir moins de 8 centimes de francs.

Ce compte-rendu est à 90% réalisé de mémoire. Nous avons vu Chendo préparer un journal au jour le jour, en direct, et bien sûr le résultat est plus vivant. Mais chacun fait avec les talents dont il dispose : prendre le temps d'écrire à la main n'est pas toujours facile même si nous pouvons utiliser les messages internet que nous avons envoyé. Nous avons choisi un compte-rendu commun au jour le jour alors qu'il aurait pu être thématique.

Ce récit vise à faire partager quelques découvertes et pour ainsi donner quelques envies de voyage en Amérique latine.

Ci-dessous des données qui résument notre voyage avec une carte à la fin pour donner un aperçu géographique de ce tableau. Si nous étions descendu jusqu'à Lima il fallait 14 heures de bus pour un bon millier de kilomètres.

Villes	Nuits	Altitude	Population	Durée transport	Distance parcourue
Quito	10	2850	1 600 000		
Riobamba	1	2794	110 000	4h bus	200 km
Loja	4	2100	130 000	1h avion	600 km
Machala	1	50		8h bus	370 km
Piura	10	50	186 000	8h bus	338 km
Chiclayo	3	50	280 000	3h bus	214 km

Guyasamin sur
une peinture
murale à Quito.



Lundi 16 juillet et Mardi 17 juillet 2001

Un faux départ

Tout commença normalement. L'amie Pascale nous déposa à l'heure à l'aéroport de Blagnac, d'où nous sommes partis comme prévu vers Amsterdam pour y atterrir bien avant l'heure du départ vers Quito.

Tout continua normalement dans cet immense aéroport jusqu'à l'heure de minuit quand tous les voyageurs se retrouvèrent dans la salle d'embarquement. Pour passer le temps nous avons essayé d'utiliser, sans succès, des bornes internet, mais pas sans frais puisqu'ensuite, les 3 fois, 7 F furent retirés sur le compte de la carte de crédit utilisée ! Juste avant le départ, une hôtesse annonça qu'elle attendait un appel téléphonique de l'avion puis dans le couloir, à l'extérieur, il y eut comme une agitation inhabituelle : des boîtes étaient installées dans les guichets de transfert. Le doute a pu se glisser dans notre esprit quand nous vîmes les enfants accompagnés rejoindre le dit guichet. La vérité est tombée quelques instants après: « l'avion est retardé de 12 heures » indique l'hôtesse en néerlandais et anglais. Les passagers de langue espagnole, qui constatent la soudaine agitation, sont désarmés et nous tentons de traduire à ceux qui sont proches, des informations qui nous échappent. Pour le moment, le mot d'ordre est de rejoindre les guichets pour y faire la queue dans l'attente d'un droit spécial à un hôtel. Une boîte est offerte en même temps, dont nous espérons que c'est un panier repas, et par un chemin balisé, grâce aux dames en bleu, la couleur de KLM, nous trouvons enfin le bus (A4) qui nous transporte vers le luxe d'une chambre bienvenue (Hôtel Shyphol). La boîte, une fois ouverte, se révèle une boîte d'affaires de toilette sans rien à manger or, depuis midi nous n'avions presque rien avalé dans l'attente du repas classique proposé dans l'avion. Grâce à quelques florins rescapés d'un précédent voyage, un distributeur de chips nous servira sa maigre alimentation et il est 2 heures du matin.

Le lendemain matin, le petit déjeuner à l'anglaise nous permettra de nous remettre sur pied puisque œufs, jambon, fruits, fromages et autres pâtisseries nous sont servis en abondance. Nous montons à 9 h dans le bus de l'hôtel pour rejoindre l'aéroport où les mauvaises surprises ne sont pas terminées. A l'accueil, l'hôtesse nous annonce la porte d'embarquement pour un départ à l'heure dite, midi, mais rien n'apparaît sur les écrans d'annonce si bien que les rumeurs commencent à circuler. Des voyageurs se laissent aller à croire que le départ se fera ailleurs. Nous restons patiemment sur les inconfortables fauteuils indiqués et vers 11h 15 tout s'agite agréablement sauf qu'après le dernier contrôle un papier nous annonce, avec les excuses de la Compagnie, que l'avion ira seulement jusqu'à Guayaquil et non jusqu'à Quito. Nous apprenons donc que contrairement au bon sens l'avion va d'abord au sud du pays sans pouvoir remonter ensuite. Plus tard nous comprendrons qu'en effet le vol entre les deux villes n'a pas la même signification dans un sens et dans l'autre. Bref, nous décollons tout de même à 13 h 30 avec escale à Curaçao à 16h 30 heure locale et nouveau décollage pour l'Equateur à 17 h où nous serons le soir vers 19h (heure locale donc, avec le décalage de 7h, soit 4h du matin en France).

Le parcours étant minutieusement décrit à la page du retour nous retenons ici la discussion avec le passager le plus proche, un homme de la côte et qui nous voyait très bien bronzer à Esmeraldas, le lieu de rêve des vacanciers riches. Après lui

avoir expliqué que nous souhaitions rester dans les montagnes, il précisa alors qu'il connaissait bien une ville à côté de Riobamba, Banos, où des sources thermales très chaudes permettent d'apprécier à merveille la montagne environnante. Il est jeune, vient d'Italie, et rentre en vacances dans son village natal, proche de Guayaquil, une zone sans Indiens car ils furent éliminés tandis qu'en effet, dans la Sierra, ils sont encore très nombreux. Par la suite, tous les Equatoriens qui nous parleront de la meilleure destination touristique parleront d'Esmeraldas.

Une vraie arrivée

L'arrivée à Guayaquil s'est faite de nuit à 19h 30 et sur le trajet, le pilote avait annoncé que les passagers à destination de Quito bénéficieraient d'un avion spécial de la Compagnie équatorienne «Tame» qui ferait immédiatement le vol jusqu'à la capitale. Ce qui se produisit avec un mini repas supplémentaire. Conséquence : les formalités douanières accomplies et les valises en main, il est déjà un peu plus de 21 h, ce qui est relativement tard dans un pays où le soleil se couche à 18h. Nous hésitons entre un hôtel dans le Quito moderne ou un autre dans le Quito ancien, plus éloigné et connu, le soir, pour être plus dangereux. Nous optons pour le Quito colonial (ancien) où un taxi se propose de nous transporter contre 6 dollars. Le chauffeur est très sympathique, il nous explique le fonctionnement du tramway que nous suivons, les différentes zones de la ville et les beautés d'Esmeraldas. En arrivant dans le vieux Quito il nous indique qu'avec lui nous n'avons rien à craindre mais que tout déplacement en solitaire à cette heure-ci est à déconseiller. Et nous entrons en effet dans une ambiance pesante : des enfants lancent des cailloux sur des personnes qui entrent dans un taxi, des militaires à chaque coin de rue avec mitraillette au poing, certains poursuivant des jeunes, des prostituées alors que personne ne circule dans les rues.

Le taxi s'arrête devant l'Hotel Viena Internacional, il y a des chambres, nous déchargeons des valises et au moment de l'annonce du prix, 24 dollars, le taxi est loin, donc nous décidons de rester malgré l'arnaque manifeste. Il aurait fallu demander le prix en premier mais la fatigue du voyage nous a fait commettre cette erreur. Sur le Guide du Routard, la chambre était notée à 7 dollars. Nous nous promettons de discuter le lendemain matin. Pour appuyer notre argumentation, nous pourrions invoquer les multiples présences du Christ dans l'hôtel sous des formes de statues sanguinolentes et grandeur nature. A présent, l'heure est au repos bien mérité et sans l'estomac au fond des talons puisque dans les avions. l'alimentation ne manque pas.

Mercredi 18 juillet

Premier contact avec Quito

Debout vers 8h, la télé nous informe qu'hier soir, dans le vieux Quito, une vaste opération policière et militaire avait pour fonction d'organiser un coup de filet contre les trafics en tout genre. De grosses machines brisèrent les portes de quelques boutiques de la rue 24 de Mayo, boutiques connues pour revendre des objets volés. Nous sommes arrivés juste au bon moment ! Les propriétaires des boutiques sont invités à revenir chercher leur marchandise sur présentation des factures d'achat.

C'est justement une facture que nous demanderons à la réception de l'hôtel mais d'abord nous faisons un tour sur la place centrale et dans les rues adjacentes en découvrant une nouvelle ville : cette fois, tout est normal et l'animation commerciale s'empare des rues. Nous allons jusqu'à un autre hôtel La Casona qui nous indique un prix de 8 dollars pour la chambre avec salle de bains (5 dollars sur le Guide du Routard). Fort de cette découverte nous revenons à l'hôtel décidés à demander la note et la jeune dame hésite puis confirme 24 dollars. Nous demandons alors une facture pour aller la montrer à l'office du tourisme. L'employée appelle la patronne qui descend, se met en colère, calcule avec difficultés le prix des taxes, conteste la date de parution du Guide du Routard (c'est celui de 2001-2002) et finit par nous donner la facture. Elle est si peu habituée qu'elle nous rattrape à l'extérieur pour y ajouter que le prix était pour deux personnes !

Nous nous installons à la Casona pour y déjeuner dans le patio doté de plantes vertes. Cette vieille maison aux couleurs de gris et de marron un peu sévères mais reposantes est sans l'ombre d'un Christ à l'horizon.

Puis nous revenons vers la Place centrale, notre « quartier général », la Plaza Independencia. A l'office du tourisme nous achetons une carte et nous montrons la facture abusive. L'employé opine de la tête l'air désolé, mais sans plus. En sortant, après une lecture du journal assis sur un banc de la place, nous nous enquêrons auprès d'un taxi du prix jusqu'à la Fondation Guayasamin, première destination de notre voyage : 5 dollars répond-il. Pour le moment, il est déjà l'heure du repas de midi que nous prendrons dans un lieu très populaire, un menu à moins de 2 dollars. Après la soupe, le poulet et le riz, puis la gélatine, nous nous décidons pour le Musée qui est assez loin du centre mais le taxi après discussion nous accepte pour 3 dollars. L'homme nous incite à quitter le centre pour loger dans le Quito moderne, plus tranquille, où nous pourrions plus facilement rencontrer des étrangers (!) et plus commercial.

Visite du premier musée : Guayasamin

Il nous dépose devant la Fondation qui n'est pas seulement à la gloire de Guayasamin : une maison contient des éléments des cultures pré-incas et surtout une vaste collection de « sceaux » qui servaient en fait à décorer les poteries par la répétition de l'empreinte décorative. D'autres éléments, textiles, bijoux manifestent la force artistique d'une diversité de tribus présentées sur une carte. Puis nous entrons dans la partie qui expose des œuvres de l'artiste : nous y retrouvons l'influence de Picasso dans les œuvres de jeunesse mais très vite une manière propre apparaît faite de tonalités assez tristes sur de grands formats et

avec le principe du portrait comme référence, portraits de personnalités ou d'inconnus, portraits d'hommes qui posent ou d'hommes qui luttent.

Le lieu est très vivant avec des personnes qui travaillent dans la bibliothèque (un journal comprend des illustrations par Guayasamin d'œuvres poétiques du Péruvien Vallejo), une salle que l'on aménage pour un concert le soir (le pianiste entre et joue quelques notes pour tester la qualité du piano), une discussion sur telle ou telle toile etc. En sortant, la vue sur Quito est surprenante : ce lieu qui fut l'atelier du peintre domine une partie de la vallée. Nous avons failli rater la troisième partie du Musée, celle sur l'art colonial car, par contre, de ce côté-là, tout est mort. En y entrant l'accumulation de figures religieuses tristes et sanglantes rend cet art ridicule et pesant en même temps, un art au seul service des catholiques, un art terriblement contrôlé, un art de ce fait plus répétitif qu'inventif. L'effort culturel que Guayasamin représente et qu'il n'a pu mener à son terme avec le projet grandiose de Chapelle de l'Homme en opposition à la Chapelle de Dieu, donne goût à la vie. Tous les tracas des premières heures du voyage sont oubliés.

Retour au centre-ville

Un taxi avec qui il faudra encore négocier le prix, nous ramène vers le centre où nous faisons quelques achats. Il nous raconte l'éruption du Pichincha il y a quelques années : comme une bombe atomique et deux heures après les cendres sont tombées sur la ville. D'habitude, il écoute de la musique, mais là il préfère « converser » : taxi, il gagne deux fois plus qu'un employé, dans l'Equateur en crise où les salaires n'augmentent plus. Avant de pique-niquer dans notre chambre nous entrons dans un café Internet pour tenter d'utiliser cet outil car, vers midi, Marie-France a acheté 6 dollars une carte téléphonique et, si elle a obtenu la communication avec la France, sa qualité était telle qu'elle fut dissuadée de recommencer. Nous avons découvert que deux compagnies se partagent le marché et la carte de l'une ne va pas à l'autre. Bellsouth la compagnie nord-américaine semble prendre le dessus sur Porta. Dans le café Internet nous découvrons que nous avons eu le tort de ne pas prendre les coordonnées de notre boîte française mais l'employée nous aide à en ouvrir une sur le serveur Yahoo et nous enverrons quelques messages pour vérifier le fonctionnement.

Ce premier contact fait apparaître une ville aux rues au carré avec des maisons partout qui grimpent haut dans les montagnes, des bus innombrables qui crachent des fumées noires et rendent l'air encore plus difficilement respirable que l'altitude de 2800 m. Les gens, petits, avec souvent pour les femmes un inévitable chapeau de feutre, une jupe plissée et un châle coloré. Le chapeau est aussi le signe de ralliement des « Indigènes » et en allumant la télévision nous sommes tombés sur un entretien avec le numéro 2 de la CONAIE (organisation très influente des Indiens) qui avait, là aussi, son chapeau, et répondait paisiblement à des questions sur l'accord avec le gouvernement qu'ils venaient de refuser et des suites à envisager.

Jeudi 19 juillet

Dans un petit restaurant, nous pouvons boire du café au lait, et prendre des croissants, des jus de fruits et autres aliments à des prix clairement affichés et dans une atmosphère très propre. Le café est concentré dans des petites carafes (il est très bon) et se verse dans les tasses de lait très chaud qui a le goût du lait d'autrefois en France.

A présent le Quito moderne après l'ancien

Dans le Quito moderne nous cherchons les moyens d'aller à Loja car la lecture d'un article de journal nous précisa que la ville, un peu oubliée, était dotée de pauvres moyens de communication avec des routes défoncées et des vols aériens en trop petit nombre. Nous prenons le Trole (Tramway) pour 20 centimes par personne jusqu'à l'avenue Colon que nous descendons à pied jusqu'au croisement de l'avenue Amazonas où se trouve le siège de la Compagnie Equatorienne Tame. L'employée nous précise qu'en effet les seules places disponibles sont pour le mercredi suivant, ce qui nous convient, mais nous confirme qu'il était judicieux de s'y prendre à l'avance. Le vol aller est de 40 dollars par personne pour presque une heure de vol. Il reste donc cinq jours à organiser autour de Quito et pour le moment, afin de profiter du lieu, nous décidons de remonter l'avenue Amazonas, le poumon commercial de la zone riche, jusqu'à la Maison de la Culture. Auparavant un petit détour par un hôtel que nous avons noté sur le Guide du Routard, nous précisera que les prix ont sérieusement augmentés puisque cette fois encore pour des prix annoncés à 7 dollars, il faut payer 20 dollars et comme nous ne manifestons pas le désir de rester, il s'agit de prix réels (en nous voyant partir ils auraient pu proposer une baisse du prix).

Visite d'un nouveau musée

Nous profitons du parc tout proche et entrons dans le musée de la Banque Centrale (un autre musée est en réparation). En effet, en Equateur très souvent les musées sont sous l'égide de cette banque, ou d'autres, preuve du poids des institutions financières. Dans le même temps l'actualité est celle du nom d'une banque Filanbanco qui vient de fondre les plombs après plusieurs autres, au désespoir de ses clients !

Dans ce musée, nous retrouverons en plus grand, en plus vaste, les éléments de culture pré-inca aperçus hier. Les musées nous assomment souvent par la tonne d'informations qu'ils contiennent. Il faut connaître pour apprécier. Nous découvrons totalement la diversité des cultures multiples du petit territoire équatorien, une diversité qui met la présence inca à sa juste place, une place assez minime vu la petite centaine d'années que dura leur colonisation. L'étrange vient du fait qu'aujourd'hui c'est en Equateur que l'on parle le plus le quechua, la langue du colonisateur inca devenu très minoritaire au Pérou où elle fut sans doute plus combattu par les espagnols ! Nous notons dans les poteries, une tribu, les Carchi qui utilisent des poses très érotiques pour leurs personnages. Ce style de poteries existe aussi à Cajamarca au Pérou où le musée les conserve dans une armoire bien fermée. Nous retrouvons aussi cet étrange instrument de musique en poterie : l'ocarina. Ici les objets artistiques sont seulement des objets de la vie courante, anonymes et utilitaires, pas des objets à des fins artistiques comme avec notre

civilisation : des tissages, des poteries, des objets de tous les jours en constituent le contenu.

La visite se termine par l'art contemporain qui manifeste un retour de la présence indienne totalement marginalisée dans l'art colonial strictement religieux. Eduardo Kingman est né à Loja en 1913 et mort à Quito en 1997. Il peint une belle lavandière Diogènes Paredes est un autre peintre social (1910-1968) qui peint la Mala noticia : 6 personnes reçoivent dans le dénuement la mauvaise nouvelle : chemise blanche, châle rouge. Avec Oswaldo Vitin d'Ambato, il faut passer de la solitude au bruit des multitudes.

Un après-midi commercial

Après cette étape, le ventre crie famine et nous découvrons un restaurant style fast-food où la viande est accompagnée de « maduro », terme dont nous pensions qu'il désignait une façon de cuire la banane mais qui désigne en fait la banane elle-même. Ce maduro, une banane bouillie, nous paraît meilleur que les bananes frites que nous mangerons à diverses occasions, à ne pas confondre avec des bananes frites comme des chips et qu'on appelle chifles et qui sont exquises surtout au Pérou. Puis nous revenons sur nos pas pour acheter un sac traditionnel et pour demander à un terminal de bus pour Guayaquil les tarifs : 8 heures de trajet pour 9 dollars avec des départs toutes les heures. « Transportes Ecuador » est la plus sérieuse en la matière d'où ce Terminal spécial dans le Quito moderne. Nous prendrons ensuite un café à une terrasse, ce qui est très rare ici comme au Pérou d'ailleurs, mais des enfants mendiants nous feront fuir rapidement pour la Place du vieux Quito. Dans le cyber-café du vieux Quito, un peu plus cher que les autres puisque l'heure est à 1,20 dollar alors que nous en avons trouvé à 0,80 dollar, deux messages nous confirment que les échanges sont possibles. Dorénavant en même temps que les cartes postales, nous utiliserons ce moyen rapide de communication, et qui plus est un moyen pas cher.

Ci dessous quelques chiffres officiels de la chambre de commerce sur la population du pays, son augmentation et le taux de chômage. Ce dernier chiffre est factice car en fait plus proche de 45% que de 12% suivant les données internationales. Par exemple cette question : quelqu'un qui travaille une heure par jour est-il au chômage ?

Vendredi 20 juillet

Notre voyage n'étant pas pré-organisé il faut chaque matin s'atteler aux tâches pratiques et pour aujourd'hui nous décidons de vérifier qu'avec la carte bancaire nous pouvons retirer de l'argent. Notre budget est basé sur une dépense moyenne de 30 dollars par jour avec 30 jours de voyage ce qui nous conduit à 900 dollars or nous en avons seulement 1000. Au retour, la taxe d'aéroport en prend 50 à elle seule donc par prudence, nous décidons de retirer 300 dollars de plus.

Visite du Quito des riches

Pour ce faire nous prenons le Trole pour atteindre une partie encore plus éloignée du centre-ville que la partie visitée hier, une partie plus moderne encore avec des supermarchés, des constructions luxueuses et un parc animé. Auparavant, le plan nous indique une poste où nous pensons trouver des cartes postales et des timbres. Nous aurons droit aux timbres à 0,84 dollars mais la dame nous précise qu'il faut ensuite faire ajouter un papier spécial de 2 centimes, seulement accessible dans les bureaux de poste. Ce sera la dépense la plus forte de la journée: 12 dollars.

Le soleil est sorti des nuages et un petit vent agréable a chassé en partie la pollution des bus. Quito fait peau neuve, aussi, le soir, nous nous retrouverons avec un beau coup de soleil, celui que l'on reçoit par les effets de l'altitude. Nous comprenons pourquoi, à la météo de la télé, ils précisent toujours la puissance des divers rayons.

Nous marchons jusqu'à la banque Mastercard (en Amérique latine Visa est mieux pour les cartes de crédit) et là après un temps d'attente assez long, nous pouvons repartir avec nos 300 dollars supplémentaires. Nous décidons de marcher le long du parc car nous pensons y trouver un office du tourisme. En fait c'est le Ministère du Tourisme. Nous entrons, nous demandons le lieu de l'information touristique, on nous envoie au troisième étage, là nous croisons une femme dans les couloirs qui nous dit de nous adresser à une porte fermée puis une autre dame s'étonne de notre présence et nous précise qu'ici c'est le Ministère du Tourisme. Le Guide du Routard indiquait que les renseignements étaient dans une salle du bas mais nous restons sur notre faim d'où l'idée d'aller dans un restaurant du quartier où nous découvrirons de la viande à la plancha que nous accompagnerons d'une bière, le tout pour 7 dollars. Le lieu a son propre gardien (des gardiens souvent munis de gilets pare-balles ornent l'entrée de la plupart des magasins) et son propre parking, c'est dire qu'il est fréquenté par la bonne société.

Nouveaux achats

De là, retour à la zone commerciale déjà visitée hier afin d'y trouver des cartes postales dans la librairie. La marche sera longue mais nous ne le regretterons pas car à un moment nous longeons une belle fresque peinte sur le mur d'enceinte d'une caserne où nous retrouvons la figure sage de Guayasamin, comme premier de la longue liste des héros équatoriens. L'autre peintre notoire Kingman, de Loja, s'y trouve aussi. Chacun avait eu droit à une peinture dans le Musée de la Banque Centrale. Tous les deux sont marqués par les Indiens mais Kingman garde une forme plus traditionnelle et moins politisée.

En entrant à nouveau dans la partie commerciale de l'avenue Amazonas, en face de la Compagnie Tame, des cartes postales se cachent dans un magasin : 5 pour un dollar. Plus loin les mêmes sont au prix de 4 pour 1 dollar. Au total nous partons

avec 14 cartes. Dans la rue Meja, où nous avons acheté le sac, la veille, nous entrons dans la librairie indiquée par le Guide du Routard et après quelques hésitations nous sortons avec deux livres coûtant la somme modique de 6 dollars. L'un présente un des héros politique du pays : le populiste Velasco Ibarra et l'autre des portraits de quelques femmes notoires du 20^{ème} siècle. La librairie est agréable et, si nous avons le temps nous prévoyons d'y faire un autre passage avant le retour. Deux livres évoquaient le soulèvement de janvier 2000 (voir supplément de Point Gauche ! sur le sujet).

Retour dans le vieux centre

Par le Trole nous rentrons dans la vieille ville et une fois encore nous achetons le nécessaire pour pique-niquer dans la chambre (petits pains garnis de fromage, fruits, tomate pour Marie France et petits gâteaux pour Jean-Paul) tout en écrivant les cartes et en suivant l'actualité à la télévision : toujours la grève du corps médical, Filambanco, Israël/Palestine, et les « fumigaciones » sur la Colombie c'est-à-dire la politique nord américaine qui paie des petits avions pour sulfater des cultures de coca avec du roundup. Nous avons goûté les glaces même si le fond de l'air est frais et avant d'entrer dans la chambre nous avons écouté les chanteurs de rue qui peuplent la Place du Théâtre proche de l'hôtel. Un jeune homme habillé en clown imite les passants qui traversent la place en se plaçant derrière eux pour accentuer la forme de leur démarche. Il passe ensuite de temps en temps pour solliciter les centimes des uns et des autres.

Samedi 21 juillet

Encore un peu de soleil aujourd'hui ce qui n'empêchera pas les nuages et quelques gouttes de pluie. Le vent chasse la pollution et le trafic est moindre en ce samedi. En Equateur, magasins et boutiques prennent vraiment leur week-end.

Le Quito le plus ancien

Nouvelle tâche pratique du jour : aller au terminal de bus pour connaître les tarifs et heures à destination de Riobamba où nous souhaitons nous rendre le lendemain. Faute de faire le trajet jusqu'à Cuenca nous tenterons tout de même cette sortie de la capitale.

Après le petit déjeuner devenu classique nous marchons jusqu'au Terminal qui est à l'opposé des directions prises les deux jours précédents. Nous allons vers le plus vieux de la vieille ville avec débouché sur la place Santo Domingo et descente enfin au Terminal.

En Amérique latine, les églises se suivent jusqu'à ne pas se ressembler. Ici, sur la place entre deux cocotiers, le Maréchal Sucre trône devant un mur blanc, le mur d'un couvent. Coupoles de céramique verte pour l'église, qui n'apparaissent pas sur la photo de la page suivante, nous ne voyons que la longue structure à un étage du couvent du XVI^e siècle, avec des gens assis sur le fond sur des bancs qui manquent d'ombrage.

Le Terminal est juste un peu plus bas, un lieu très bien organisé avec toutes les compagnies disponibles pour demander horaires et prix et nous vérifions qu'il n'y a rien de plus facile que de partir à Riobamba en comptant environ quatre heures de trajet. Nous marchons dans tous les sens dans ce bâtiment aux multiples escaliers (Jean-Paul va glisser sur l'un d'eux à la stupéfaction des personnes du bas qui s'étonnent de le voir se relever indemne). Le vert, le rose et le bleu ciel cohabitent dans le sombre des galeries. A l'entrée les vendeurs classiques de gâteaux, petits pains, sandwiches interpellent sans cesse le passant. Pour accroître notre surprise un orchestre avec cuivres, grosses caisses etc... se met à jouer un morceau dans ce lieu qui résonne très fort. Pourquoi ? Allez savoir ! Cette musique forte et bizarre accroît le sentiment de grotesque et d'incongru. Du haut d'une galerie nous avons la vue sur la statue qui domine la ville, «la vierge del Panecillo» avec ses ailes argentées et qui veille sur la misère qui enveloppe ses pieds.

Troisième musée : un musée de gauche

Nous remontons sur la place et là nous nous proposons d'aller visiter un nouveau musée, le Musée de la Ciudad. Cette tranche de ville confirme son côté populaire avec des commerces sommaires dans la rue, des commerces qui contrairement à la rue Chile ne possèdent pas le privilège de s'étaler sur une rue piétonne.

Le Musée de la ville (la ciudad en espagnol) va nous conter salle par salle l'histoire sociale de Quito. Le musée est neuf, dans une vieille bâtisse qui devient classique pour nous, avec ses cours intérieures. ses galeries intérieures. Une inscription politique de la révolte de 1780 est même représentée comme nos classiques tags d'aujourd'hui. Une place est faite à la gloire d'Eugenio Espejo, l'intellectuel de référence de l'indépendance du pays qui meurt en 1795 à l'âge de 48 ans après avoir connu l'exil. Le musée a une petite allure de musée de gauche avec une faible place laissée à l'église, une forte représentation du social, de la cité, et quelques allusions critiques aux autorités passées. Mais l'énorme surprise viendra de la rencontre de l'exposition temporaire en l'honneur de Humboldt, une exposition

allemande qui donne chair à un mot connu par «le courant de Humboldt». Alexander (1769-1859) et son frère Wilhem (1767-1835) sont vraiment des hommes exceptionnels et gagnent à être connus. Alexander décidera de partir en voyage et après un séjour à Paris où il va connaître son compagnon de fortune Aimé Bonpland, il part pour l'Espagne, obtient l'autorisation de s'embarquer pour les possessions espagnoles d'Amérique latine et débarque au Venezuela en juillet 1799. En 1801 il est en Colombie et en 1802 il monte à 5610 mètres d'altitude sur le fameux volcan Chimborazo (le sommet était à 6310 m). Quand il reviendra à Paris en 1807 il mettra des années à rédiger son journal de voyage qui comprend 30 volumes qu'il paiera avec sa fortune. La somme d'observations accumulées est fabuleuse et la modestie de l'homme tout autant. Il conteste le fait que son nom ait été donné au courant froid du Pacifique qu'il a étudié car il a découvert que les Indiens en connaissaient toute la réalité pratique, pour se déplacer, pour la pêche et pour tenir compte des variations de température. Lui ne fit que donner une mise en forme scientifique d'une réalité surprenante puisqu'elle permet à des otaries de vivre au niveau de l'Equateur ! L'exposition met en valeur les divers talents du personnage et les enfants qui visitent se régalaient à faire marcher quelques machines productrices d'étincelles électriques.

Humboldt mériterait d'être aussi connu que Goethe. Sa carte du Chimborazo est un art de voyager. Il a pris le temps de noter les fleurs, les arbres et pour ce faire il dut passer des heures en discussions avec les habitants. Le Français qui resta dans son ombre tant d'années mériterait aussi un coup de chapeau. Ce naturaliste né à La Rochelle en 1773 (il a quatre ans de moins que son ami) tombera amoureux de l'Amérique latine au point de mourir dans la misère à Santa Ana en Argentine en 1858.

Après-midi détente

Après cette visite, nous tentons de remonter vers le couvent San Diego mais il est plus loin que nous ne le pensions. Finalement nous faisons demi-tour pour aller manger au « Criollo », le restaurant situé à quelques mètres de notre hôtel et qui est recommandé par le Guide du Routard, afin de goûter une spécialité. Le passage par San Francisco nous fait mal découvrir cette place et cette église à cause de la faim et parce qu'ensuite nous plongeons dans la foule d'un marché de rue où pourtant des voitures essaient de se faufiler. Comme Humboldt, il faudrait passer des heures à relever le nom de tous les

Dimanche 22 juillet

De bon matin, après le petit-déjeuner classique nous voici en route vers le Terminal par le Trole pour rejoindre le bus qui doit nous conduire jusqu'à Riobamba. Nous avons laissé les valises importantes à l'hôtel. Dans le Terminal on nous annonce le départ d'un bus pour Riobamba dans vingt minutes. Nous payons notre place et comme nous sommes les premiers nous pouvons prendre les fauteuils du premier rang. Le bus démarrera à l'heure et à moitié plein, mais très vite il se remplira aux divers arrêts dans Quito. En fait, les bus inter-provinciaux ne peuvent passer que sur l'équivalent de nos périphériques, une nouvelle zone que nous découvrons et qui confirme que la ville s'étend à l'infini (ce périphérique serait, dit-on, le lieu de nocturnes rendez-vous amoureux et en même temps le lieu le moins sûr de la ville). Un des chauffeurs de taxi nous avait déjà indiqué qu'autrefois l'aéroport se trouvait totalement à l'extérieur de la ville et qu'à présent il en était presque au centre ! Comme souvent, le rabatteur qui crie « Riobamba, Riobamba », installe à côté du chauffeur, une jeune femme. Les vendeurs de divers produits ne cessent de monter et descendre en vendant très peu leurs brochettes dégoulinantes ou leurs glaces faites maison mais sans oublier de laisser au chauffeur une boîte de gâteaux ou un paquet de chips. Comment peuvent-ils survivre ? Ils ne vendent quasiment rien !

Cette fois nous avons droit à un autre type d'intervenant, un homme en jean sombre, avec une chemise jaune et une mallette noire qui commence à débiter ses boniments. Il prétend venir directement du pays frère, le Pérou, d'où il amène sans intermédiaire la lifta de gato, le produit miracle qui fait fureur depuis longtemps dans les franges de la médecine traditionnelle. Nous en trouverons bien d'autres de cette « secte » florissante, qui soit dans la rue avec des dépliants explicatifs, soit sur les places, attireront les gens avec leurs argumentations. Des calculs aux maladies de cœur, de l'impuissance aux problèmes de prostate, de l'absence de sécrétions vaginales aux douleurs diverses, un traitement quotidien et tout rentre dans l'ordre, un traitement quotidien avec la petite bouteille qui vaut 1,9 dollar mais qu'il laisse à 1 dollar vu qu'il travaille sans intermédiaire. Combien va-t-il en vendre ? A la sortie de Quito il va descendre pour prendre sans doute le car suivant qui ira dans l'autre sens, et il laisse au chauffeur un paquet de gâteaux.

Arrivée à Riobamba

Le soleil n'est pas au rendez-vous mais après presque une semaine de vie citadine ce premier contact avec le paysage équatorien est agréable. Nous regrettons bien sûr le rôle néfaste du brouillard qui nous empêche de voir les volcans et nous constatons que le froid s'infiltré au passage des cols. A Ambato, où nous avons dans un premier temps envisagé de nous arrêter, la ville paraît sans âme et les déviations par des chemins impossibles ne nous la rendent pas sympathique. Vu le temps c'est très bien de continuer même si les reins risquent à la longue de se ressentir des effets de la route. Comme Quito, Riobamba nous propose un Terminal terrestre agréable, bien ordonné, et un taxi accepte de nous transporter jusqu'à l'hôtel retenu à la lecture du Guide du Routard: l'Hotel los Shyris. Le chauffeur nous indique que la veille, grâce à une éclaircie, le Chimborazo était tout à fait visible de la ville et que ce soir ça sera pareil. Mais pour le moment tout est gris. Encore une fois, l'hôtel est plus cher que nous le pensions puisqu'il faudra 12 dollars pour la chambre. Nous ne nous plaindrons pas de son confort qui

correspond à ce qui était annoncé. Après le dépôt des valises il est l'heure de manger et la ville nous apparaît déserte. Nous trouvons finalement une pizzeria et même si c'est généralement un peu cher, nous nous y installons. Grâce au Guide nous avons le plan fait des mêmes noms de rues qu'à Quito, 10 de Agosto, Garcia Moreno, Vicente Rocafuerte, tous les héros de la République d'Equateur. Nous désespérons de voir le grand Chimborazo tant admiré sur les cartes postales et les dessins de Humboldt. Nous faisons un tour de ville jusqu'au marché couvert (la vieille la ville était envahie par les paysans des environs pour le grand marché) puis nous décidons de monter sur une hauteur pour tenter de découvrir le paysage, mais rien à faire : si la vue sur la cité permet de retrouver le quadrillage classique des villes latino-américaines, pas d'environnement montagneux pour cause de nuages. Cet endroit s'appelle El Loma de Quito mais aussi Parque del 21 de Abril : des jardiniers le tiennent propre en permanence, même si quelques enfants, dans leur dos, n'hésitent pas à arracher quelques fleurs.

Nous redescendons à l'hôtel où la gérante nous offre une heure gratuite d'Internet et après le rituel de la communication internationale (toujours pas de mot de Vincent) nous découvrons que le ciel, ô miracle, s'est dégagé ! En revenant sur la hauteur nous découvrons enfin deux volcans et le Chimborazo presque en entier, aussi grandiose et majestueux que le dira si souvent Humboldt ! Puis arrêt dans une boutique qui vend quelques cartes postales et donne les fameux papiers de 2 centimes qu'il faut ajouter (il reste peu de place pour écrire). Nous nous donnons l'impression de prendre le train dans la gare vide de la ville (où le temps semble s'être arrêté depuis les années où il circulait dans les montagnes et les apics pour transporter le cuivre ou quelques touristes) et enfin nous entrons dans un resto populaire tenu par une famille où les deux jeunes enfants jouent le rôle de serveurs. A la télé, un moment de catch (il y en a tous les samedis), alors que partout ailleurs le foot illumine les écrans avec le match Mexique-Chili, et dans nos assiettes une soupe chaude agrémentée de coriandre, un bon poulet avec patates, riz et manioc plus des radis. Nous voici calés et prêts à écouter un morceau de musique sur la place comme l'indique le Guide du Routard mais la place est vide. Dans la rue qui nous ramène à l'hôtel, une rue de vente de cercueils, deux lieux de cérémonies sont éclairés avec des gens tristes qui entrent et sortent. Après une douche très chaude, quelques écritures et les informations à la télé. L'heure du sommeil réparateur viendra et le lendemain matin ce sera à nouveau la bonne forme. Le héros de la ville s'appelle Maldonado avec un bâtiment imposant dit Colegio Maldonado, dans le Parc Sucre où fut rédigée la première Constitution d'Equateur en 1830.

Lundi 23 juillet

Nous aurions pu rester plus longtemps à Riobamba, aller à Banos, profiter de cette zone mais la vie de voyageur a ses nécessités et l'une d'elle pour aujourd'hui s'appelle la préparation du départ pour Loja, mercredi matin très tôt. Donc nous décidons de repartir le matin par un nouveau détour sur les hauteurs de la ville car le soleil brille et le Chimborazo ne peut pas nous échapper. En effet, il trône majestueux, de blanc vêtu, et il nous laissera un grand moment assis sur un banc qui lui fait face pendant qu'en bas, une queue considérable d'Equatoriens espère devant la banque le remboursement de ses avoirs. C'est la traduction concrète de ce qui fait l'actualité majeure de l'heure : la faillite de la Filanbanco, l'Etat tentant de rembourser les avoirs aux personnes par l'intermédiaire d'autres banques comme ici el Banco del Pacifico (le trou est de 1400 millions de dollars d'après les journaux). Ce problème bancaire n'est pas le premier et l'Equateur n'obtient pas l'extradition des coupables qui vivent tranquilles à Miami.

Une histoire pathétique

A la gare routière que nous rejoindrons à pied nous trouvons sans mal un bus qui nous laisse quinze minutes d'attente. Un couple d'indiens monte puis le mari redescend quelques instants après en quête de qui sait quoi. A 9h30 le chauffeur décide de démarrer. La dame se lève et demande qu'on attende un peu mais le chauffeur, à petite vitesse, sort de la gare, la contourne tranquillement, s'arrête chaque fois qu'un homme fait mine de monter et petit à petit s'éloigne de son point de départ au rythme de plus en plus plaintif de la femme désespérée : « aguante, aguante ». Le rabatteur rassure la femme, lui dit de rester assise, que son mari va arriver, mais elle se sent perdue et finit par faire arrêter le bus pour descendre. Elle demande à être remboursée et on lui répond qu'il faut s'adresser au bureau des ventes car le chauffeur est étranger à cette histoire. Il se contente de partir à l'heure. Moment pathétique, à voir comment la femme s'est faite belle pour aller à Quito avec son immense collier ! Des bus partent toutes les demi-heures donc il lui suffit de retrouver son mari pour reporter un brin son départ. Cette fois le bus roule hors de la ville et, tout d'un coup, il est dépassé par un taxi qui klaxonne, avec des grands gestes qui sortent par les fenêtres pour faire arrêter le bus. Qui en descend ? Le mari ! Il veut monter mais on lui indique que sa femme est descendue. Il demande des nouvelles des valises : il semble qu'elles soient dans le coffre du bus, alors il décide de monter et tant pis pour sa femme. Elle dut errer dans la ville à la recherche de son mari, plaider sa cause perdue au guichet de la compagnie de bus. et se demander pendant longtemps ce qui lui arrivait. Le mari descendra un peu avant Quito. Sa compagne fera peut-être le voyage une autre fois ! Le rabatteur est attristé par cette histoire car il sait très bien que le chauffeur aurait attendu le temps nécessaire s'il s'était agi d'une belle jeune fille blanche ou métissée. Mais que représente une Indienne !

Retour à Quito

Sur la route, le ciel est dégagé, la vision du Chimborazo est merveilleuse (nous avons pris la précaution de nous asseoir du bon côté du car) : nous passons à son pied et nous le contournerons, avec, tout autour ce qui ne cessera de nous surprendre : la richesse de l'agriculture locale : oignons, patates, salades, eucalyptus, palmiers, pâturages se côtoient à deux pas des neiges éternelles ! Les ânes, les moutons, les vaches font aussi partie du décor, des vaches qui sans doute

n'eurent jamais rien de la vache folle vu leur présence massive dans les prés. Les cochons sont noirs de peau. Peu d'oiseaux mais une hirondelle nous surprit à Riobamba. Sur le chemin du retour, Ambato nous apparut aussi désagréable qu'à l'aller, et nous nous réjouissons d'avoir poussé jusqu'à Riobamba.

Arrivée à 13h à Quito et pas question de chômer. A l'hôtel le gardien nous rend les valises et nous indique que le linge que nous avons donné à laver est prêt. C'est 1 dollar. Après le repas, direction l'aéroport par le Trole que nous prenons jusqu'au terminus puis le taxi pour finir. Là nous vérifions si notre billet est bien confirmé pour le surlendemain et on nous répond que tout est OK, puis passage à la poste. Autre scène émouvante devant nous : Un couple envoie un colis, qui sait où, et l'employée de la poste ne cesse de mettre des timbres partout. Nous n'arrivons pas à entendre le prix total mais le mari semble mécontent. Il reste impassible puis quand tout est fini et que chacun se dirige vers la route, la femme demande : « Te da pena » (ça te fait de la peine). L'homme hoche la tête d'un oui affirmatif et continue son pas tranquille vers la route. La femme attristée le suit comme désespérée. Souhaitons à ce colis d'arriver à bon port et que la personne qui le recevra comprenne les soucis qu'il a pu donner. Nos propres envois sont corrects et nous partons en quête d'un hôtel qui soit proche de l'aéroport pour le lendemain, car l'embarquement à cinq heures nous fait craindre une sortie à cette heure-là dans le vieux Quito. Nous voulons jouer la carte de la prudence. Un premier hôtel propose des chambres à 45 dollars, un autre à 12 et un dernier à 9. Nous le retenons.

Au retour avec le taxi, vue surprise sur le Cotopaxi, le volcan qui domine Quito et qui se distingue par l'harmonie gracieuse de ses pentes. La nuit tombe et sa neige éclate moins fortement. Il disparaît petit à petit derrière de nouveaux nuages. La présence des volcans et, par leur hauteur, des neiges éternelles qu'ils conservent même en cette zone équatoriale, constituent comme l'épine dorsale du pays. Les régions du centre s'appellent Chimborazo, Tungurahua, Cotopaxi, Pichincha du nom des sommets les plus célèbres. Sur la côte les noms des régions sont les noms des rivières alimentées par les montagnes : Esmeraldas, Guayas; Le nom de Manabi est sans doute d'origine indienne.

Repas au Criollo pour manger une soupe, une crème aux champignons pour l'un et une crème aux asperges pour l'autre. La quantité est au rendez-vous. La salle est vide et sur l'écran le Pérou perd face à la Colombie.

Mardi, 24 juillet

Après le petit déjeuner habituel (il est doux de se donner quelques repères pour éviter les recherches perpétuelles) nous partons par le Trole puis par le taxi pour notre nouvel hôtel (total 1,50 dollars au lieu de 5 dollars) où nous déposons nos bagages. Pas de salle de bain à l'intérieur de la chambre, mais la télé cependant !

Point de vue sur la ville

Vu le beau temps nous revenons vite dans la vieille ville pour monter au Panecillo. Nous demandons le prix et, surprise, l'homme nous dit 8 dollars pour monter et redescendre avec un arrêt de 30 minutes en haut. Très cher ! Nous négocions et le taxi accepte 3 dollars pour monter. Pendant le trajet il explique qu'en haut il n'y a aucun moyen pour redescendre et alors il accepte 6 dollars pour l'aller retour. En fait, la montée qui semble simple, oblige à des tours et détours, par contre la descente se fait en quelques minutes. De ce point de vue, nous prenons conscience de la ville, sous un autre angle : l'infinie présence des maisons mange les montagnes alentours de manière terrifiante. Le chauffeur de taxi nous expliquera qu'il y a très peu de temps toute la zone sud n'était que des jardins. Nous touchons du doigt une des questions majeures de l'Amérique latine : l'expansion phénoménale des villes. Guayaquil a grossi 11 fois plus que sa population d'il y a 10 ans ! Pourquoi les paysans se précipitent-ils vers des lieux de misère ? Les Indiens insurgés occupant la ville en janvier 2000, diront, peut-être avec mépris envers les pauvres de Quito, qu'eux possèdent au moins toujours quelque chose à manger. D'où leur capacité de résistance. S'agit-il d'une fuite vers les lumières de la ville que présente sans cesse l'écran de télévision ? S'agit-il d'une fuite causée par une misère extrême ? Nous sommes un peu comme au tournant des années 60 en France, quand Paris s'entoura de bidonvilles, sauf que ce mouvement de population a pu être canalisé, alors qu'en Amérique latine toutes les autorités sont dépassées.

Du Panecillo, nous retrouvons tous les lieux de nos marches assidues dans les rues de Quito mais malheureusement le Cotopaxi ne peut se voir de cet endroit. Il est caché par une autre chaîne de montagne.

Nouveaux achats

En plus des activités classiques, repas, lecture du journal sur la place, passage à Internet nous tentons d'acheter un chapeau et une casquette (le soleil tape vraiment dur quand il sort des nuages). Marie-France trouve un chapeau type «panama féminin» borde de rose mais Jean-Paul se propose d'acheter la casquette le lendemain à Loja, sur le marché. L'Equateur est le roi du "Panama". Ce nom est une des marques du colonialisme nord-américain très puissant ici (l'électricité est en 110 comme aux USA alors qu'elle est en 220 au Pérou comme en Europe). A New York des chercheurs d'or de 1850 donnèrent ce nom au chapeau acheté au Panama plaque tournante du commerce avec l'Amérique du- Sud. Cette zone de la Colombie était sous forte influence US. Les chapeaux de part le monde se perdent mais ici ils restent encore de saison alors que le pays paraît surtout nuageux

Visite surprise d'une exposition

Après cet achat, vu que nous sommes près de l'Université Catholique où dormirent les insurgés de Janvier 2000, nous décidons d'aller voir un peu son allure. Nous pouvons entrer, nous nous avançons et surprise une exposition est proposée avec

entrée gratuite. Il s'agit d'une exposition de gravures. Nous imaginons qu'il y a une seule salle, la première que nous découvrons et qui contient des éléments des premiers efforts de gravures tentés en Equateur à partir de 1850 avec plus tard des exemples produits par ... Guayasamin dont le style se retrouve aisément. La gravure, plus populaire que la peinture vu la technique de reproduction qui en diminue le prix, va en fait, d'étages en étages, nous conduire à travers le monde. L'exposition est gigantesque et se termine par les travaux de Goya (visibles aussi au Musée de Castres). De la gravure au service de la publicité, à celle plus artistique de peintres divers, nous avons l'impression d'un tour d'horizon complet même s'il manque Daumier. La gravure dans le dessin de presse, la gravure et ses objets, la gravure partout et encore une fois nous sommes submergés par l'ampleur de l'exposition.

Elle manifeste la puissance financière et intellectuelle de cette université qui, comme à Lima, joue un rôle majeur dans la vie du pays. Son soutien indirect à la lutte des Indiens, par leur hébergement, confirme la complexité des rapports sociaux. Nous avons eu un exemple étrange de puissance de la religion catholique en allant à Riobamba : sur la route, il y avait des pétales de roses et au bout d'un moment en dépassant, une procession, nous avons eu l'explication de ce phénomène. Les processions sont partout et les gens n'hésitent pas à faire de très longues marches pour manifester leur foi. Les Indiens ne sont pas les derniers dans de telles manifestations même si, en même temps, le chef de la CONAIE n'oublie pas de mentionner ses liens avec les chamans.

Nous rentrons dans notre nouvel hôtel après quelques marches dans les alentours pour acheter de quoi y pique-niquer, bananes, clémentines, pain, fromage et yaourt. Le quartier ni l'hôtel n'ont rien d'agréable mais nous n'y restons qu'une nuit qui sera courte vu le départ à 5 h. du matin..

Mercredi 25 juillet

Réveil très tôt, et pour la dame de l'hôtel aussi, qui répond rapidement à la sonnette pour nous ouvrir la porte. Les protections sécuritaires sont nombreuses. En trois pas nous sommes à l'aéroport où déjà les passagers commencent une queue. Par chance quelqu'un nous fait observer qu'il y a deux queues, celle des billets confirmés et la liste d'attente qui avance bien sûr plus lentement. En quelques minutes, nous enregistrons nos bagages et nous entrons dans la salle d'embarquement. Il n'y aura pas le moindre retard au décollage et en vol nous sommes sur le bon côté pour assister au fabuleux spectacle du Cotopaxi qui sera suivi par la découverte juste au-dessus des nuages du Chimborazo. Sur l'autre côté le Tungurahua n'a pas encore fait parler de lui avec ses cendres. Ce survol rapide de l'Equateur nous conduit en une heure à Catamayo qui est l'aéroport de Loja mais à plus de 30 km de la ville. En bus il faudrait 16 heures.

Arrivée à Loja

La vallée de Catamayo est aussi verte qu'est aride la montagne qui l'entoure. Une oasis avec palmiers, riz et autres cultures bénéficiant de l'eau des montagnes. Avant de sortir du petit aéroport de Loja nous demandons le prix des taxis et on nous répond 2,50 dollars par personne. En conséquence quand un taxi nous propose 10 dollars, nous refusons. Un autre chauffeur nous propose aussitôt 2,50 par personne et comme on accepte, il fera descendre du sien un père et ses deux enfants, car sans doute ils voulaient payer moins. Nous sommes 4 clients dans le taxi ce qui fait bien 10 dollars au total. L'homme assis derrière, avec nous, ne dit rien. Il expliquera ensuite qu'il a été un peu effrayé par l'atterrissage. Il va sur son lieu de travail dans une entreprise en bordure de Loja et n'a pas fait le trajet depuis longtemps. Il demande la date d'installation du péage sur la route et pourquoi il ne fonctionne pas. La dame semble une touriste de marque car elle va dans un des meilleurs hôtels de la ville et aussitôt le chauffeur de taxi lui donne son numéro personnel pour tout déplacement qu'elle envisagerait. Plus tard, nous croiserons ce chauffeur sur la place de Loja qui viendra nous serrer chaleureusement la main. Il nous demandera l'heure du retour à l'aéroport mais nous lui disons qu'en réalité nous repartirons de Loja en bus. L'homme conduit un peu vite sur cette route qui n'en finit pas de monter et où il est ralenti par de nombreux camions. En arrivant à Loja, sur la pente descendante, la montagne change d'aspect : de la verdure, des cultures, des fleurs innombrables.

Le taxi nous dépose de bon matin (8 h) devant l'hôtel « Quinara » repéré avec le fameux Guide du Routard et à présent nous sommes habitués : les prix sont toujours un peu plus chers que prévus. Cette fois la dame propose 14 dollars et comme nous nous proposons de rester 4 jours elle accepte de descendre à 12 dollars. Après visite de la chambre (avec WC et douche chaude) nous acceptons.

Encore une fois nous sommes à deux pas du centre-ville et en cette nouvelle matinée équatorienne nous trouvons un café sur la Plaza Mayor puis nous décidons d'aller à l'Alliance française pour rencontrer Odile. l'amie de l'amie de Marie-France. Nous demandons la route à un policier très décontracté qui commence par nous serrer la main, et il n'a pas grande explication à nous donner, nous sommes devant le bâtiment ! Cet édifice de deux étages qui semble des années soixante abrite la culture française. Odile comprend de suite qui nous

sommes, nous bavardons un peu, puis, pour ne pas la déranger, nous lui proposons de nous retrouver à l'heure du repas.

Nous prenons ensuite le temps d'arpenter le marché couvert extraordinairement bien organisé où en plus de tous les fruits et légumes que nous connaissons, il s'en trouve des tas que nous ne connaissons pas. A l'étage nous trouvons la casquette que nous cherchions, une casquette qui dispense son propriétaire de se transformer en agent publicitaire de Nike. Après le marché aux légumes de Riobamba, celui de Loja justifie le jugement du Guide du Routard : le plus propre de tout l'Equateur. Les vendeuses ont le même costume et un escalator sert pour monter à l'étage (il fonctionne). Odile nous expliquera ensuite que le maire a un souci maladif pour la propreté de sa ville : il a fait installer quelques notes de musique traditionnelle sur le camion des ordures pour qu'on l'entende bien et avec plaisir ; mais le créateur de cette musique a porté plainte car à présent quand les enfants des écoles apprennent cette chanson ils disent : « mais c'est la musique des poubelles ! »

A l'heure du repas, Odile nous amène dans un restaurant que nous adopterons ensuite : « le Diego's ». Menu à 2 dollars par personne, un tarif populaire avec présentation soignée comme dans un restaurant touristique. Par chance la première soupe sera une excellente soupe traditionnelle aux pois et aux bananes (arveja con guineo) La banane se dit aussi guineo, comme elle se dit maduro, verde, platano ou banano. Nous la raccompagnerons jusqu'à son travail et nous nous donnerons rendez-vous à 18h pour aller rencontrer chez elle ses fils Inti et Raimi. deux mots quechua qui veulent dire le soleil et la fête.

L'après-midi, forts des conseils d'Odile, nous prenons le bus de ville pour aller au Terminal nous renseigner sur les départs pour Piura. Terminal terrestre organisé à merveille avec l'homme de l'information qui nous indique la Compagnie Loja Internacional où on nous précise les tarifs et les horaires : 8 dollars par personne pour 8 heures de route avec un premier départ à 6h 30, celui que nous retiendrons pour voyager de jour. Nous poursuivrons notre déambulation dans les rues pour nous retrouver à 18h devant l'Alliance française. Odile va nous conduire à pied jusque chez elle à la sortie de la ville. Sur une petite hauteur, nous entrons dans sa maison recouverte de bois qui utilise la pente pour faire un étage. Son fils de 17 ans, Inti, doit partir étudier en France en septembre, à Marseille. Nous lui portons quelques livres de maths pour qu'il se rende compte du niveau. Le problème risque d'être en français : s'il le parle correctement il ne s'est jamais soucié de l'orthographe. Le jeune a fait ce choix car à présent, à Loja, ses copains se mettent à boire et il veut échapper à ce type de « culture ». Il feuillette le livre, découvre que la géométrie est incluse dans les maths. Marie-France fait observer que des connaissances vont lui faire défaut (les statistiques par exemple) alors que ses copains auront pu les acquérir en classe de Seconde puisque Inti entre pensionnaire en classe de Première. Il sera soutenu par sa famille à Marseille mais l'épreuve risque d'être dure. Nous regagnons notre chambre à 19h pour le pique-nique classique et les informations quotidiennes à la télé.

Jeudi 26 juillet

A Loja comme à Quito, le premier souci du matin est celui de l'organisation du voyage. Il faut penser au retour en sachant que nous fixons notre départ de Loja au dimanche 29 juillet. Dans un premier temps nous avons hésité à voyager un dimanche qui se trouvait être le lendemain de la fête nationale péruvienne. La dame du bus nous rassura. Comme le temps à passer au Pérou allait être assez bref, ce choix du 29 nous parût le plus judicieux. Mais ensuite quand et comment revenir ? Nous aurions aimé faire le retour Piura-Quito en avion mais c'est possible uniquement en passant par Lima ! Pour Machala-Quito il n'y avait pas d'avions aux dates nous concernant. Nous nous sommes dirigés vers le choix d'un billet d'avion Guayaquil-Quito (en prévoyant de faire le trajet Piura-Guayaquil en bus). Pour connaître les conditions nous allons au bureau de Tame de Loja.

Renseignements pris, nous fixons au 12 août la date d'arrivée à Quito pour nous donner un jour de sécurité puisque l'avion de retour est le 14. Plusieurs vols sont possibles et nous nous décidons pour celui de 17h ce qui permet de voyager le jour et d'arriver directement dans la journée à Guayaquil sans avoir à y dormir. Le billet nous coûtera un peu plus cher que pour venir à Loja à savoir 50 dollars par personne. Les « formalités » accomplies et l'esprit plus libre nous déambulons dans la ville. Dans l'Eglise Santo Domingo nous tombons sur un groupe qui se livre à des cérémonies du « renouveau charismatique » où les gens chantent, tapent dans les mains, jouent de la guitare, font de grands gestes, écoutent des lectures de la Bible. La présence des sectes diverses en Amérique latine est connue. Dans ce cas ils utilisent une chapelle de cette église. D'une place nous passons à l'autre et donc d'une église nous passons à l'autre car ici pas de place sans église avec parfois les couvents qui accompagnent. Sur la Plaza San Sebastian une tour carrée en guise de monument aux héros de la République s'élève haut dans le ciel. La place s'appelle aussi Plaza Independancia. L'église en bois est peinte en bleu et blanc et nous trouverons tout à côté la rue historique, rue Lourdes (en référence à la ville de France) également faite de maisons en bois peintes aux plus diverses couleurs.

Au Diego 's nous avons dégusté ce menu : sancocho blanco, hornado de chanco, llupingacho de papa. En fait avant la soupe il y avait toujours une petite entrée : le premier jour un cébiche de poulet, c'est-à-dire du poulet cuit dans le citron et le vinaigre. Pour ce menu llupingacho est une forme de purée de pomme de terre. Ce jour-là deux jeunes passèrent avec leur guitare pour chanter trois chansons. Ils reprirent d'abord le thème central du film Buena Vista Social Club. Plus tard nous les croiserons au restaurant du marché mais ils ne chantaient pas, ils mangeaient. Nous, nous avons choisi d'y boire un jus de fruit : un jus d'orange et un jus d'ananas.

Sur la place de Loja les petits cireurs de chaussures se détendent en jouant aux billes. Les arbres ont la base peinte en blanc comme en Espagne.

Vendredi 27 juillet

Le temps n'est pas brillant. Nous sommes sur la place et pour échapper aux quelques gouttes nous entrons dans une maison en face qui propose une exposition. C'est encore un édifice de la Banque Centrale. Des peintures de quelques peintres péruviens et des photos concernant la région de Chachapoyas une province à la limite de l'amazone péruvienne. Que retenir de l'expo de peintures ? Un couple qui danse, un titre ronflant, Cajamarca, une tentative de ville vue de loin mais rien à voir avec Guayasamin qui montra tout Quito à merveille, des couleurs ternes dans l'ensemble. Par contre les photos donnent envie de partir pour l'Amazonie avec des touches d'humanité par de beaux portraits d'enfants, des touches historiques avec des ruines, des touches naturelles avec des rivières, des montagnes. La sensibilité du photographe paraît à fleur de peau.

Excursion à Vilcabamba

Les gouttes se calment et nous décidons de prendre le risque de partir pour Vilcabamba en utilisant un taxi collectif. Nous marchons jusqu'à la sortie de la ville et nous sommes les premiers à nous installer dans le taxi qui doit attendre d'être plein avant de partir. Puis un très vieux monsieur nous rejoint et le taxi accepte de partir avec seulement quatre passagers (au lieu des 5 habituels). Ce qui au lieu de faire 1 dollar par personne fera 1,25 dollar. Nous acceptons. Le vieux monsieur ne dit rien, il semble le témoignage concret de la réputation de Vilcabamba : on y devient vieux longtemps et en gardant la forme. Puis on commence à parler un petit peu et il nous précise qu'il fera beau à Vilcabamba. Il n'est ni sourd ni muet mais maigre si bien que quand Jean-Paul lui demande comment se fait-il qu'on puisse monter à deux sur les places de devant (en plus du chauffeur) il répond que deux maigres comme lui c'est facile ! Encore une fois en quelques kilomètres (une heure de route environ) nous verrons défiler plusieurs types de paysages de montagnes tous aussi beaux les uns que les autres, avant d'atteindre le fameux village de Vilcabamba où, en effet, il fait un beau soleil. Le lieu se trouve au carrefour de tonnes d'influences qui s'équilibrent. Influence amazonienne, influence venue du nord par le courant chaud du Nino et influence venue du sud par le courant froid de Humboldt, c'est à la fois la montagne, mais à l'abri des montagnes, et dans ce contexte où le mot saison n'a plus de sens, il est devenu fréquent d'arriver à l'âge de 120 ans. La rue principale s'appelle rue de la longévité mais en fait le tourisme n'a pas encore dénaturé le site. Nous avons vu qu'il n'est toujours pas facile d'arriver à Loja, par conséquent, même si le voyage à Vilcabamba est tentant, il reste peu fréquent.

Pendant que nous mangeons au petit restaurant, à l'arrêt des bus, des jeunes touristes descendent avec leur imposant sac à dos et demandent sans doute un hôtel modeste, mais réputé, que nous avons croisé en entrant dans la ville car ils partent dans sa direction. Ici, pas d'enfants courant après la pièce même quand on en croise qui jouent à descendre une pente sur un objet roulant (une planche à roulettes fabriquée de bric et de broc). Ici un champ de tomates et là des orangers. Notons tout de même que le bon climat ne dispense pas les paysans de sulfater les dites tomates.

Le tourisme doit apporter tout de même quelques richesses à voir la belle église toute neuve et le *coliseo* tout aussi resplendissant. Nous passerons la journée dans

ce lieu de rêve et là comme ailleurs il faudrait rester beaucoup plus longtemps pour vivre au rythme des gens et pour mieux s'emparer de la nature. En descendant du taxi nous sommes montés par un chemin pour dominer un peu la vallée et de là nous avons repéré les différents lieux. Nous sommes alors descendus pour toucher du doigt l'inévitable place centrale. Nous en avons fait le tour couvert par une luxuriante végétation. Dans les environs quelques fermes dispersées. Nous sommes montés vers un sommet en suivant la route principale qui perd son asphalté à Vilcabamba. Des excursions sont possibles à cheval. Pour clôturer la journée nous sommes allés boire un jus de fruit dans une boutique de produits naturels. Ici c'est l'éco-tourisme qui est à l'ordre du jour.

Nous nous dirigeons vers l'arrêt du bus pour repartir et c'est seulement au bout d'un moment qu'on nous oriente vers le coin d'une autre rue pour l'attendre. Il fait quelques gouttes de pluie. Comme le bus n'arrive pas et que le taxi vient de recevoir la présence de deux personnes avec un enfant, nous acceptons de prendre le taxi. Marie-France est seule devant mais ça ne durera pas car sur le bord de la route un client fait signe. Cette fois nous sommes bien les cinq passagers avec le chauffeur et une enfant. Les deux dames assises à côté de Jean-Paul discutent « école de médecine » et prix des appartements pour les étudiants. La plus jeune évoque le cas d'un docteur qui propose son école de médecine traditionnelle mais elle en parle avec mépris. La « médecine traditionnelle » est le nom pompeux des guérisseurs qui se disent « curanderos » et comme partout il peut y avoir charlatans et personnages plus sérieux.

Au retour, suite à un petit passage sur la Plaza Mayor, nous entrons dans le hall de la municipalité où nous découvrons deux immenses peintures murales de peintres originaires de Loja : Kingman avec ses classiques portraits d'indiens et Oswaldo Mora qui garde aussi le paysage indien, comme thème, mais avec plus de fantaisie, de surréalisme et de gaité. Après les peintres voici un poème (le premier reniement) d'un homme né à Loja ville qui serait dit-on la patrie de beaucoup de musiciens :

Au premier reniement
ce fut comme une déchirure
(sa virginité était profonde)
au second un mauvais goût
qui reste en bouche
après il lui sembla
que les coqs chantaient
comme des anges
Carlos Eduardo Jaramillo (1932)



Les jeunes cireurs de chaussures qui jouent aux billes.

Samedi 28 juillet

Comme le samedi précédent, la journée s'annonce paisible puisqu'en Equateur le week-end est assez bien marqué. Sur la place nous observons de bon matin, les petits cireurs de chaussures qui se rassemblent autour de leur « employeuse » à qui ils reversent leurs pièces et qui, en échange, leur donne à manger. L'un d'eux, presque le plus âgé (17-18 ans), lui cire les chaussures. A voir la scène, cette activité change un peu de nature : il ne s'agit pas seulement d'enfants qui cherchent à se gagner quelques sous mais peut-être une exploitation. Cependant, à un moment, après le départ de l'employeuse, les cireurs sortent leurs billes et se mettent à jouer.

Sur cette même place nous avons aussi observé le photographe faisant ses photos d'identité avec développement rapide. On mit du temps à comprendre pourquoi il glissait ses mains dans une boîte noire où il manipulait l'appareil. Il était impossible qu'il fasse un développement car même si par les manches en tissus noirs, il pouvait se garantir à l'intérieur, l'obscurité, un développement suppose des manœuvres plus complexes. En fait, il extrayait de sa pellicule le cliché qu'il venait de prendre, en découpant sans doute la dite pellicule pour ensuite le porter à développer au magasin à côté, où une heure après, il allait chercher le résultat pour le vendre aux jeunes qui attendaient patiemment. Plutôt que d'attendre la fin de la pellicule, ce qui aurait pris du temps, il pouvait ainsi au fur et à mesure satisfaire des clients assez nombreux. Il boîtait et on comprenait que cette activité correspondait à ses capacités.

Ensuite, direction le Terminal, où, cette fois, nous achetons les billets pour Piura. Au retour, dans le bus, un jeune rappelle que c'est la journée des enfants et que l'association qu'il défend s'active pour aider les drogués, les alcooliques, qu'il suffit d'aller visiter leur centre à Vilcabamba pour voir l'utilisation de l'argent ou de passer au siège pour contrôler, siège social qui se trouve dans Loja. Il porte un survêtement, il parle rapidement, il a un ton fatigué mais convaincu et il récoltera quelques pièces.

Comme une pluie fine persiste nous revenons dans la chambre écrire quelques cartes. A l'heure du repas, retour au Diego's, exceptionnellement ouvert ce samedi mais avec seulement un menu alors que nous voulions prendre le service à la carte. Dans une partie, des tables sont prêtes pour recevoir une réception. Nous serons les derniers accueillis et la soupe est une crème de carottes parsemée de pop corns, une pratique fréquente.

La pluie s'étant calmée nous prenons le temps d'aller jusqu'à un autre marché aperçu en revenant du Terminal, un marché davantage dans la rue et qui doit regrouper des grossistes. Sur la route «la porte» de la ville est une porte artificielle juste pour embellir l'endroit avec deux statues de Sancho Panza et Don Quichotte. De jeunes touristes se prennent en photo sur le petit pont qui enjambe la rivière. Nous admirons encore les arbres aux fleurs oranges ou jaunes qui longent la rivière qui traverse la ville. Le soir dans un restaurant de spécialités péruviennes nous commandons un poisson grillé qu'on nous sert avec un accompagnement énorme de riz, bananes grillées, manioc et frites ainsi qu'une tranche d'avocat, de l'oignon et des radis coupés en rondelles. Une bière Pilsen, «la cerveza de los Ecuatorianos», nous aidera à digérer. Au Pérou, ils disent la Pilsen mais la bière de référence est là-bas, la Cristal.



Le splendide marché de Loja

Dimanche 29 juillet

Nous quittons Loja à 6h 30 du matin : un taxi est à l'arrêt devant l'hôtel et nous transporte jusqu'au Terminal. Il faut attendre un peu mais en fait le départ se fait à l'heure. Les valises de ceux qui vont à Piura sont installées du côté droit du car et pour les autres du côté gauche. Nous découvrons que nous sommes peu à aller jusqu'à la destination finale. Un péruvien engage la conversation : il a connu la France car il a travaillé dans les Pyrénées et de fait parle un peu notre langue. Avec lui, ils sont trois à faire le voyage assis juste devant nous.

Voyage Loja-Piura au Pérou

Pour une première étape nous repassons par Catamayo, l'aéroport de Loja, où le chauffeur propose un arrêt d'une demi-heure pour le petit-déjeuner. En fait il sait que les passagers potentiels qu'il peut prendre sur la route ne sont pas encore levés et comme il reste des places ... Nous prenons donc un petit déjeuner mais il n'y a plus de lait. Un Péruvien fait un scandale car il considère que s'il n'y a plus de lait, il suffit d'aller en chercher. Il finira par accepter ce qu'on lui propose : un thé en l'occurrence. Le petit village commence très sérieusement à s'animer. Par la descente vers la plaine qu'il occupe nous avons pu vérifier la richesse de cette oasis qui contraste avec les montagnes environnantes.

Puis le bus reprend sa route à travers les hautes montagnes. Elle sera toujours asphaltée malgré les zones difficiles que nous traversons. Nous sommes du côté droit pour ne pas avoir le soleil dans les yeux vu que nous allons vers le Sud. Des passagers, surgis d'on ne sait où, ne cesseront de monter et de descendre. Souvent ils discuteront du prix. A un moment un homme monte, presque saoul et il descendra quelques kilomètres plus loin, dans un paysage vide d'habitations. Une femme le dirige vers ce qui est pour nous un néant mais qui sans doute constitue un lieu vivant.

Quand nous arriverons à Catacocha nous sommes encore très loin de la frontière et pourtant combien de vallées avons-nous traversé ? combien de paysages grandioses ont défilé ? Dans cette ville, c'est jour de foire aux animaux et les ânes ornent un vaste foirail. Sur la place, la foule est impressionnante et pour partir le bus devra se faufiler entre les étalages des commerçants.

Après cette ville nous savons que le prochain rendez-vous important c'est Macara que nous devrions atteindre à l'heure du repas. La route monte, la route descend, les montagnes dressent autour de nous d'impressionnants sommets et pas à pas le bus suit sa route, les arbres sont fleuris, de blanc, de rose ou de jaune et les papayers sont nombreux. Puis les bougainvilliers aux couleurs mauve ou rose éclatants font leur apparition et enfin des arbres aux troncs énormes et peu feuillus, des ceïbos. Le bus s'est en partie vidé et le va-et-vient s'est ralenti. Le soleil est toujours de rigueur. A Macara nous pourrions pique-niquer avec des petits gâteaux, des yaourts et un fruit. Nous n'avons pas souhaité nous asseoir au restaurant. Il s'agit d'un simple village avec un Terminal terrestre doté de toilettes sommaires. Il nous tarde de passer la frontière. Le paysage devient un paysage de rizières à perte de vue.

Nous arrivons devant le pont et l'homme du bus nous guide. En fait nous ne sommes que six ou sept étrangers. A un poste de douane précédent, les Péruviens étaient descendus pour s'inscrire sur un fichier mais cette fois ils restent dans le bus. Premier poste équatorien, on nous prend la petite feuille qui nous

accompagne depuis Quito, puis au deuxième poste c'est le coup de tampon. Nous passons le pont à pied et de l'autre côté, au premier poste nous remplissons le nouveau petit papier pour le Pérou, et au poste de l'autre côté de la route, les coups de tampon. Il n'y aura aucune question sur les bagages, aucune fatigue à les transporter et nous apprécions beaucoup cette facilité de passage.

Incontestablement du côté péruvien il n'y a pas de transport et si nous avions pris une compagnie allant seulement jusqu'à Macara nous nous demandons comment nous aurions pu continuer notre voyage. Il ne reste plus qu'une dizaine de personnes dans un bus qui fonce maintenant à vive allure vers Piura. Les montagnes disparaissent, la route se fait droite, les petits drapeaux péruviens flottent aux maisons comme témoignage obligatoire de la fête de la veille et nous traversons des zones agricoles importantes entrecoupées de régions sableuses et arides. Nous arrivons à Tambo Grande puis à Sullana.

Arrivée à Piura

Nous débarquons à Piura à 16h30 dans un endroit que Jean-Paul reconnaît mal, si bien qu'il demande à un taxi de les conduire à San Ramon. Il propose 3 sols et nous partons. Après avoir suivi une rue, Jean-Paul reconnaît aussitôt le cimetière : en fait le Terminal de la compagnie est tout proche de la maison de la famille à Chendo. Comme nous n'avons pas de soles, il faudra payer en dollars. Nous pensions qu'il y aurait des changeurs à la frontière mais ce ne fut pas le cas et à Loja, dans une banque on nous indiqua que le seul changeur de la ville était dans un magasin nommé « Frigorifico » où nous avons hésité à entrer car nous ne connaissions pas du tout le prix du sol et à savoir qu'il était seul à en donner, nous avons craint la mauvaise affaire.

Après la rencontre avec la famille, après un petit tour du pâté de maison, après l'installation dans la chambre prévue à notre usage et après un petit repas, Alfredo un des frères de Chendo, nous proposa d'aller visiter sa maison inachevée. Architecte de profession, il tenta de mettre tous ses désirs dans l'agencement de cette construction qu'il a voulu à la fois ouverte sur l'extérieur tout en étant bien sûr fermée. Il met aussitôt un CD de chansons françaises et dans la douce chaleur de l'heure, nous profitons de ce lieu conçu avec passion : pour la verdure du jardin, pour les tons de la peinture, pour la conception de la cuisine moitié ouverte sur le jardin et dotée d'une zone pour travailler debout (Alfredo aime préparer quelques plats de poisson dont il a le secret). Le contact est pris.

Lundi 30 juillet

A découvrir le paysage, Marie-France est étonnée du sable qui couvre les rues de Piura (sauf dans le centre). En effet autour de la rivière Piura (qui paraît-il a donné son nom au Pérou suite à un malentendu) les cultures sont nombreuses mais dès que l'eau n'arrive plus, c'est le désert.

La famille de Chendo

Dans la famille de Chendo nous avons rencontré sa mère Victoria qui reste surtout au premier étage (au deuxième étage en espagnol) pour des raisons de santé, hier le frère Rodolfo, sa femme et sa fille, aujourd'hui passera Elio, et vivant avec elle dans la maison, la sœur Géra, le frère Marco et Leticia dont le mari est reparti le soir même travailler à Lima (14 h de bus). Léti a deux enfants (Raoul 10 ans et Julio 11 ans) et racontera à un moment le rêve de jeunesse de son mari (un rêve commun peut-être) : avoir une propriété agricole pour y cultiver divers produits qu'en famille ils transformeraient pour ensuite les vendre. Elle avait pour ce faire des petits livres qui expliquaient comment transformer en confitures des fruits, comment conserver dans le vinaigre etc... Elle s'en servait pour fabriquer des cacahuètes au caramel qu'elle commercialisait. Elle savait par exemple qu'à planter des mangues, il faut avec, installer des papayes, pour ne pas attendre sans revenus le bénéfice des mangues, et que pour attendre le bénéfice de l'arbre à papaye il faut planter des fraises. Un champ à plusieurs étages ! Pour le moment, le mari travaille à Lima et elle cherche du travail à Piura en résidant dans sa famille, sa maison ayant été louée. Avant de partir travailler à Lima son mari faisait le transport de fruits mais avec el Nino, il a perdu des chargements (les routes étaient coupées) et s'est retrouvé longtemps au chômage.

Première visite de Piura

Après le petit-déjeuner copieux dans la famille nous allons échanger des soles contre nos dollars. Pour ce faire, à Piura comme partout au Pérou, il suffit d'aller vers la place centrale et les changeurs de rue n'oublieront pas de vous solliciter. Le tout c'est de ne pas se faire refiler de faux soles. Nous nous adressons à une boutique qui fait le dollar à 3,35 soles (le lendemain ce sera à 3,50). Ils nous donnent des gros billets qui sont tamponnés comme garantie, et, de là, nous partons vers la poste où bien sûr la monnaie manque totalement pour échanger contre les gros billets. Nous retournons à la petite boutique pour cette fois changer 100 soles contre 10 billets de 10 soles ce qui se fait sans problème. Cette fois, à la poste, nous pouvons payer les timbres qui seront en fait des « timbres machines » et nous pouvons poster nos cartes. Au Pérou comme en Equateur, pas question de poster son courrier dans la rue. Il faut d'abord passer au guichet pour se faire tamponner les cartes et ensuite les poster à l'intérieur. Le service est peu présent et les maisons ne prévoient pas de boîtes à lettres individuelles. Etrangement, avec Internet, il est facile de vérifier l'importance du désir de communiquer par écrit, vu le nombre de cafés informatiques qui existent mais, par la poste, la faiblesse du service rend difficile l'échange de lettres. Ceci étant, dans les cybercafés, ce n'est peut-être pas tant le courrier qui est utilisé mais la consultation de sites pornographiques qui sont toujours en première place sur les écrans.

Nous sommes au centre de Piura, nous profitons de la place aux magnifiques fleurs puis nous cherchons un lieu pour manger. Nous nous décidons pour une chifa (un restaurant chinois) qui va nous servir en abondance un menu complet

pas forcément chinois pour 5,50 soles. En allant payer, un homme nous demande l'autorisation d'emporter les restes. Il nous avait repéré et il savait deux choses : que les étrangers arrivent rarement à tout finir et que contrairement à la coutume ils n'emportent pas les restes avec eux. Embarrassé, Jean-Paul indique qu'il faut demander l'autorisation au propriétaire mais l'homme répond que la décision n'appartient qu'au client car il s'agit de son repas. Il recevra l'autorisation d'emporter les restes et il se précipitera sans plus attendre avec le carton qu'il avait préparé.

Pour digérer nous revenons sur la place pour nous reposer en espérant que l'information touristique est ouverte mais il n'en est rien jusqu'à 16h30. Par contre des vendeurs de cartes postales se sont installés à côté de la poste et nous faisons provision de quelques unes. Nous sommes sans arrêt accompagnés par les klaxons des taxis jaunes. Ici il y a peu de bus (ou quelques combis surtout sur une avenue la Sanchez Cerro), quasiment pas de voitures personnelles mais des tonnes de taxis vides qui le plus souvent klaxonnent en tout sens pour alerter les clients. En dehors du centre, le moyen de transport pratique est la moto-taxi. Ce moyen de déplacement péruvien qui rend les rues semblables à des rues chinoises si on fait abstraction des maisons est constitué de mobylettes bricolées pour porter à l'arrière deux ou trois personnes avec leurs bagages. Chaque conducteur l'enjolive avec des rideaux, des banquettes recouvertes de tissus agréables, la radio et jusqu'à des portières en bois. et des toits leur donnant parfois l'allure de calèches. Dans l'un d'eux on pouvait lire : «Aqui todo es chévere ! el moto-taxi, la radio, el chofer». «Chévere est une preuve de la vitalité de la langue espagnole là-bas : absent de tout dictionnaire espagnol, il vient du Mexique, est très employé en Equateur et gagne sa place au Pérou.

C'est d'ailleurs en allant prendre la moto-taxi que nous arrivons jusqu'à un parc, où, sous les cocotiers, trônent des échiquiers en ciment. La présence de moustiques nous rapproche d'un bar où nous goûtons l'Inca Kola traditionnelle, une boisson gazeuse au goût de chewing gum ressemblant au Selecto algérien d'après Marie-France. La couleur est jaune comme l'or des incas ! Avant de rejoindre San Ramon, nous faisons une pause dans un café-Internet péruvien, à des tarifs plus bas qu'en Equateur, 3 soles de l'heure. Vincent a écrit. Après l'heure à lire et écrire, nous prenons enfin la moto-taxi, (du Centre à San Ramon il nous en coûtera toujours 1,50 sols).

Au retour nous nous mettrons à la lessive dans la petite cour de la maison puis nous étendrons nos vêtements sur la terrasse. Le soir Chendo téléphone : il est à Lima, de son côté Léti réprimande les enfants qui ont les yeux fixés sur la télé, tout en mangeant.

Mardi 31 juillet

Ce matin on entend régulièrement le pouet pouet du marchand de pain. La famille va l'acheter dans une boutique toute proche à 10 centimes le pain. En ville il est plus souvent à 20 centimes mais parfois un peu plus gros. Dans la journée le même bruit de trompe est celui du marchand de glaces.

Après le petit-déjeuner copieux, nous écrivons les cartes de la veille achetées avec facture dûment tamponnée, le contraste est frappant, alors que les dollars s'échangent dans la rue, au marché noir, au vu et au su de tout le monde, sans l'ombre d'un justificatif ! Ensuite nous nous dirigeons vers le marché à travers des espaces sableux et parfois garnis de détritrus. Léti n'aime pas qu'on utilise ce raccourci. Une maison est à louer « incumplido » comme dit Alfredo, car en effet, elle a des barres de fer qui dépassent du premier étage pour le jour où, un peu d'argent entrant dans la famille, on pourra la doter d'un autre étage. Une partie du marché est couverte, comme à Loja, mais beaucoup d'étalages dépassent avec des fruits de toute sortes : papayes énormes, bananes vertes pour cuire, ou jaunes pour manger, oranges diverses, mandarines, clémentines, citrons verts ou jaunes, mangues et mangue ciruella (plus petite pour le jus), melons, poires, pommes, fraises, pepino (genre de grosse pêche à peau jaune marbrée, au goût entre pêche et kiwi), carambula, criollita (petite papaye), ananas, raisins, grenadillas (grenades ou fruit de la passion ?), noix de coco, ainsi que des légumes les plus variés : des patates de toutes les couleurs, des tomates, des concombres, des carottes ...et beaucoup d'autres qui nous sont inconnus. Nous achetons pepinos, mandarines, bananes et melons pour faire une salade de fruits. Alfredo toujours très élégant vient parler un moment avec nous pendant que Gera prépare un plat qui sent très bon.

L'après-midi Léti amène Marie-France à la banque pendant que Jean-Paul lit un livre d' Hernando de Soto, un employé de la Banque mondiale qui reconnaît que le capitalisme a échoué dans les pays du Tiers monde car, en fait, ces pays là ne font pas assez de libéralisme ! Les intellectuels péruviens aiment souvent manier le paradoxe dans la foulée de Vargas Llosa qui met régulièrement son intelligence au service des pouvoirs.

Jean-Paul se coupera un peu la barbe pour ne pas prendre le risque d'avoir une marque blanche le jour où il se rasera complètement pour le mariage de sa fille. Marie-France reviendra avec une cassette de Tania Libertad (Léti put faire descendre le prix de 5 à 4 soles). Un oncle de Chiclayo, qui est dans la maison depuis hier, rappelle qu'il l'a bien connue. Tania Libertad, son vrai nom, est une chanteuse née à côté de Chiclayo, à Zana, qui a grandi dans cette ville et qui se trouve à présent au Mexique. Gera indique qu'elle était venue récemment au Pérou, peut-être à Piura, pour un concert qui fut annulé pour vente trop réduite de billets. Son succès au Pérou semble donc très réduit.

L'oncle (le frère de la mère de Chendo) est un personnage comique : tout jeune, il allait suivre un cirque quand ses sœurs sont venues le récupérer. Il dit, à présent, que sans elles, il serait devenu internationalement connu ! Il est arrivé avec un sac plein de légumes.

Le voyage à la banque avait une raison précise : payer les sommes dûes pour l'école des enfants et comme la Banca del Credito réouvrait après quatre jours de fermeture (vendredi c'était la fête nationale), la queue était énorme mais se

réduira assez vite. Marie-France, Léti et les deux enfants réussiront à monter sur la moto-taxi ! «Le puente viejo», détruit par le Nino de 1998 a été reconstruit provisoirement. De l'autre côté de la rivière, Castilla, zone où pendant notre séjour 400 paysans venus de la montagne tenteront d'occuper un terrain en s'installant de nuit avec maisons de fortune en roseaux pour, par le fait accompli, espérer y rester. Ce genre d'action reste très courant en Amérique latine et donne lieu à ce qu'on appelle des Pueblos jovenes (des villes jeunes). Ces quartiers, sur des terrains dont le propriétaire est parfois inconnu, tentent rapidement d'installer une première infrastructure qui les rendent inévitables puis demandent l'accès aux services comme l'eau, l'électricité.



Ce balcon est un balcon historique (lieu d'un grand discours) de Lambayeque sur lequel nous avons pu accéder exceptionnellement.

Mercredi 1er Août

En attendant l'arrivée de Chendo à Piura que son frère et son oncle sont allés chercher avec la voiture de Alfredo, notre petite ballade au centre nous fera traverser des coins connus avec achat obligé du journal. Jean-Paul préfère Liberacion à La Republica car il y trouve plus d'informations et ensuite en France il pourra toujours consulter La Republica sur Internet mais pas Liberacion qui n'a pas de site. A notre retour Chendo arrive vers 10h 30 avec le dernier Charlie Hebdo. Toute le monde est ravi. Pour continuer les conversations, Gera et Léti servent le cébiche (poisson cru mariné dans le citron vert agrémenté de piment et d'oignon : délicieux) et un cabrito (spécialité de la région fortement dotée en chèvre). L'après-midi nous sommes allés visiter le Musée, une énorme bâtisse en forme d'hexagone mais qui n'abrite presque rien : des poteries, des reconstitutions géographiques. En réalité, tous les efforts ont portés sur la salle d'or «sala de oro» avec une acquisition nouvelle qui y est installée : las diosas de Frias, deux petites statues, en or, magnifiques qui appartiennent à la civilisation Vicus, celle du secteur et que le Musée de Lambayeque vient d'offrir au Musée de Piura. L'entrée est de 3 soles par personne pour cette partie du Musée.

L'exposition photo gratuite sur le Piura des années 60 est aussi agréable.

Le soir les deux filles d'Elio rendent visite à la famille et on parle « fête » puisqu'elles viennent d'assister à un mariage. Chendo a demandé à la jeune fille comment elle voudrait que soit son mariage. Et elle a répondu qu'en premier elle ne voudrait pas que ses parents s'endettent à vie pour le réussir car elle sait très bien que pour la fête des 15 ans, pour éblouir les invités, son père a commandé une fête qu'il eut ensuite bien du mal à payer. Son deuxième souhait avait trait à l'alcool : « que les gens ne se saoulent pas trop car j'en connais plusieurs dans la famille qui deviennent violents. ». Au Pérou, la violence va souvent avec la fête et l'alcool sert d'ingrédient.

Jeudi 2 Août

Cette fois Jean-Paul fait un rasage complet ce qui le rajeunit de 10 ans d'après Marco. Avec Chendo et les enfants nous allons à la bibliothèque qui est fermée sauf pour consulter Internet. Chendo réussit à rencontrer la bibliothécaire, une Argentine dynamique qui essaie de défendre la construction toute neuve qu'elle a en charge, une construction « incumplida » pour dire inachevée : une zone pour les enfants n'a pas vu le jour et le toit en forme de dôme d'église a le mauvais goût de laisser s'infiltrer de l'eau. Le bâtiment est immense et son environnement très agréable avec une statue énorme d'une femme donnant du lait à son enfant.

Ensuite nous allons profiter d'Internet qui est ici seulement à 2 soles pour l'heure. A Montauban il y a un seul malheureux ordinateur pour les habitués tandis qu'ici ils sont une dizaine souvent tous occupés. Faute de développement de l'ordinateur à la maison, l'outil est d'usage public et c'est une bonne chose.

Excursion à Catacaos

A la sortie de la bibliothèque nous nous arrêtons à la Compagnie Linea pour acheter un billet de bus en prévision du voyage du lendemain à Chiclayo (10 soles par personne). De là, nous partons pour Catacaos. Le Terminal de bus était tout près mais nous ne l'avions pas vu et quand nous avons demandé à la moto-taxi de nous amener au Terminal pour Catacaos, son conducteur a sans doute pensé, au Terminal des colectivos qui se trouvait dans la partie sud de la ville. Le colectivos c'est comme le taxi pris à Loja pour aller à Vilcabamba : un taxi de cinq places qui attend d'être plein avant de faire sa course de longue durée. C'est plus confortable et plus rapide qu'un bus.

Catacaos est un village à quelques 20 km au sud de Piura, au cœur d'une zone agricole mais sans intérêt touristique particulier avec pourtant un artisanat développé autour de l'or, du bois, de la poterie ou de la vannerie. Ce sont deux rues d'artisanat qui attirent les touristes, ce que les enfants savent, et alors qu'a Piura pas un n'était venu nous demander un sol, là ils sont nombreux et tenaces pour nous proposer telle ou telle Picanteria (un restaurant typique) ou demander la pièce faute de réponse positive. A part les rues artisanales nous retrouvons les lieux classiques : la place, le marché et l'église qui se distingue par les statues de tous les apôtres sur le rebord d'un mur. Léti nous avait conseillé d'y aller un dimanche car ce jour-là l'église se remplit de femmes en costumes traditionnels (entendre costume du dimanche et non pas costume folklorique) mais nous n'avons plus de dimanche en perspective à passer à Piura. Dans cette église une particularité surprend le visiteur : les statues sont à portée de la main. Léti nous expliquera ensuite que la coutume est de toucher les saints et en effet nous avons observé plusieurs fois ce geste. Quand un miracle demandé s'accomplit alors les personnes posent un brin d'or sur la robe du saint : ce sont les traces des miracles accomplis. Nous ferons nos premiers achats de souvenirs, des plats en bois de zapote. Nous revenons par le même moyen qu'a l'aller.

Un clin d'oeil à Castilla

Au retour nous prenons le temps de revenir sur le pont vieux de Piura pour traverser et faire quelques pas dans la ville de l'autre rive, Castilla. Nous nous reposons à regarder les jeux variés des oiseaux puis nous tentons de retrouver

l'Alliance française que nous avons vu le lundi mais fermée. Après avoir demandé notre route, en laissant sur la droite la modeste place Mérimé du nom du peintre de la ville, nous découvrons en effet le bâtiment de l'Alliance française, une vieille demeure en rectangle avec son petit patio à l'intérieur. On entend quelques élèves réciter l'alphabet puis nous prenons le chemin du retour en passant par le vieux cimetière. La vendeuse de fleurs n'est plus là, il est donc six heures passés. A Piura, il y avait encore mille choses à faire : prendre le bus pour Huancabamba ou Ayabaca, visiter les potiers de La Encantada, à côté de Chulucanas, dont nous trouverons les merveilles à Quito mais qui n'ont pas à Piura cinq ou six magasins pour exposer leurs œuvres.



Sortie d'école à Piura. En première place la moto-taxi.

Vendredi 3 août

Départ vers Chiclayo à l'heure dite soit 9h. Auparavant Géra (diminutif de Géraldine) a préparé pour Marie-France un jus de fruit spécial anti-constipation. Chendo nous a accompagné et nous sommes trois sur le moto-taxi. Il peut leur arriver d'utiliser un portable tout en conduisant ! Nous sommes en avance ce qui laisse le temps à Marie-France d'utiliser les toilettes. Le bus est confortable et on part pour trois heures assis.

Direction Chiclayo

Nous retrouvons la route prise la veille pour aller à Catacaos, une zone agricole riche et au bout d'une heure et demi, après une transition infinie d'algarrobes (caroubiers) présents partout dans la région (d'où l'utilisation en cuisine de l'algarrobina, un produit fait à partir de la pulpe de fruit pour «enrichir» les plats), nous entrons dans le désert de Séchura proprement dit. Nous sommes à droite du bus et aussi loin que se porte le regard aucune chance de voir la mer, au bout de cette zone de sable nu. La monotonie du désert fait rêver faute de permettre l'observation, car si parfois une touffe d'herbe ici ou là peut capter l'attention, en fait, pendant une heure, il n'y aura rien à voir et pourtant les yeux restent collés sur cette immensité.

Comme Piura, Lambayeque se situe au cœur d'une très riche zone agricole. Les cultures occupent une autre partie de la plaine et doivent être nombreuses car l'entrée nord de la ville de Chiclayo est une succession de moulins pour piler le riz. Le Terminal terrestre se trouve près du centre-ville ce qui nous permet de rejoindre à pied notre hôtel.

Nous nous retrouvons sur la place centrale de la ville Plaza de Armas avec à notre droite une immense cathédrale construite sur les plans d'Eiffel. L'hôtel nous fait face. Il a un nom ronflant : Hotel Royal, mais comme signe d'une gloire ancienne car, s'il reste très propre, il a tous les traits de l'hôtel des années 30. Pour nous qui prenons la chambre avec salle de bains ce sera 30 soles pour les deux personnes. Moins de 10 dollars avec un confort un peu plus grand que celui de Quito pour la taille de la chambre et pour la vue de la fenêtre, mais la télé en moins, ce qui n'est pas pour nous déranger. Le cœur de l'édifice est le bois avec un escalier magnifique et une odeur de cire assez permanente. L'eau est très chaude à la douche, et la chasse d'eau n'est pas en panne. Après l'installation dans l'hôtel, nous allons au restaurant Mi Tia (Ma tante) très proche où un poisson à 8 soles par personne nous attend, un plat bien fourni et une cuisine très soignée. Pendant le repas une manifestation passe dans la rue. En sortant la manifestation est toujours devant la municipalité mais en fait il y a deux manifestations. Une animée par des étudiants qui diffusent toutes les informations et contre-informations permettant de comprendre leur mouvement, et une autre qui n'a rien à dire et qui allumera des pneus en travers de la route (le lundi suivant ils recommencèrent).

Promenade en ville

Nous allons ensuite jusqu'à la poste et ses vendeurs de cartes postales, jusqu'à la bibliothèque de la ville, grandiose par sa construction et où une exposition d'un auteur nord-coréen nous démontre une autre façon de concevoir la peinture. Nous nous étonnons de cette présence ici mais nous apprécions cette façon de coller des

morceaux de nacre en guise de peinture. La bibliothèque est assez active et au troisième étage a lieu une conférence sur la question féminine.

Nous prenons le temps de nous asseoir sur une place face au siège de l'APRA. Ce parti politique est puissant ici et possède un hymne sur la musique de la Marseillaise. Toute la place est aux couleurs de son candidat à la dernière présidentielle Alan Garcia. Fujimori qui avait pris le pouvoir en 1990 suite à Alan Garcia fut contraint de se retirer du pouvoir en novembre 2000 malgré sa réélection en avril 2000 car la corruption de son bras droit Montesinos éclata au grand jour et révéla la sienne. Toledo, l'adversaire au second tour d'avril 2000, qui refusa de participer pour ne pas cautionner la fraude, sera élu en avril 2001 et installé au pouvoir le 28 juillet 2001.

Après l'arrêt sur la place, nous partons pour le Mercado Modelo (marché modèle) dans l'espoir d'acheter une cassette de la chanteuse Tania Libertad. En route nous croisons une petite cabane d'informations touristiques et la jeune fille qui nous accueille va répondre avec intérêt. Elle nous vend un plan de la ville 2 soles et sur plan publicitaire elle indique le terminal de bus pour aller dans les diverses directions où nous pensons aller. Elle précise à la fin qu'elle ne travaille pas pour le Ministère du Tourisme mais pour des hôtels et restaurants. Voilà pourquoi elle peut préciser que le Musée de Ferrefiafe est « lamentablement » fermé alors qu'il a déjà été inauguré ! L'architecte n'avait pas prévu que sur ce sol spongieux, l'eau allait remonter dans la structure. Plus tard nous lisons sur le journal qu'en effet la réouverture est prévue pour avril de l'an prochain et que le chantier a été donné à une autre entreprise. Le plan publicitaire indique surtout le lieu de location des voitures. Tous ses conseils nous furent très profitables.

En remontant la rue Balta vers le marché, quelle foule ! quel bruit ! quel mouvement ! Les vendeurs de fruits, non contents de crier les mérites de leurs produits utilisent un haut-parleur pour annoncer « mandarinas, mandarinas » produisant un vacarme infernal dont on se demande où il s'arrêtera car chacun cherche à couvrir la voix de l'autre. Peut-être en découvrant que le bruit fait fuir le client des fruits, les plus avantagés seront les plus silencieux !

Nous ne trouverons pas la cassette cherchée (un seul marchand nous déclara : «Tania, la chanteuse de Chiclayo, bien sûr que j'ai une cassette !» mais nous avions déjà la même). Nous redescendrons épuisés sur la Place Centrale pour revenir au restaurant où une soupe l'oignon pour Jean-Paul et une autre soupe pour Marie. France serviront de réconfort.

Samedi 4 Août

Dès le matin, après le petit déjeuner rapide au restaurant habituel, direction, à pied, vers le Terminal pour Lambayeque afin d'être vers 9h au Musée Brüning. Le voyage en combi est de 1,80 soles et en 30 minutes nous sommes sur les lieux. Nous nous décidons pour le billet touristique de 15 soles qui donne accès à tous les lieux touristiques du secteur. Le musée lui-même fait 7 soles normalement.

Lambayeque : découverte culturelle

Le musée date de 1966 avec une structure carrée sur trois étages, un musée «cumplido » c'est-à-dire achevé contrairement à d'autres qui restent en projet. La richesse de découvertes ultérieures au musée en fait un lieu assez extraordinaire pour rendre compte d'une culture pré-inca. A quelques kilomètres de là, une tombe d'un imposant seigneur fut découverte intacte, celle du seigneur de Sipan. Par les vestiges qui ornèrent le tombeau, il a été possible de mesurer la finesse de cette civilisation. Pour l'or, l'argent ou l'utilisation des coquillages, pour le textile, l'architecture ou l'agriculture, tout indique un degré de civilisation surprenant pour qui penserait que les Incas furent le sommet d'une culture. En fait les Incas, comme tous les conquérants, s'accaparèrent les richesses des cultures de la côte qu'ils allièrent à leurs propres savoirs pour dominer toute une région. Le musée a trois étages et expose les symboles du bien et du mal, du jour et de la nuit, qui étaient les symboles de ce monde (à droite le bien, le jour, la lumière et à gauche le mal, la nuit, l'obscurité, dualité matérialisée par l'or et l'argent).

A la sortie, le soleil commence à se montrer un peu et le petit tour dans la vieille ville nous conduit sur une place face à la cathédrale qui est aussi superbe que les autres avec ses arbres et ses fleurs multicolores dont les noms nous sont inconnus sauf les bougainvilliers qui ici sont d'un mauve violent. Sur deux coins un monument rappelle le nom des hommes qui participèrent au soutien du discours en faveur de l'indépendance qui fut prononcé dès 1820. Puis pour chercher un restaurant, nous allons vers le marché, nous en faisons même le tour, mais sans trouver un lieu conforme à nos désirs. Nous revenons alors vers la vieille ville et dans un restaurant touristique nous choisissons un cabrito. En sortant nous passons lentement devant la Casa de la logia et là un homme nous invite à entrer. Sa gentillesse nous pousse à franchir le pas de ce lieu historique et nous ne le regretterons pas. Il va nous guider ainsi qu'une dame et son jeune enfant très curieux. Le lieu a été rénové mais reste un lieu sommaire. Nous montons au premier étage pour circuler sur ce qu'on appelle le balcon le plus long d'Amérique latine. Le guide indique que de là fut lancé un des premiers discours d'indépendance en précisant que le premier propriétaire fut un commerçant nommé Jaramillo. Au-delà de la façade nous avons pu observer le cadran solaire, le lieu des chevaux et dans la deuxième pièce, une collection imposante de journaux anciens ! Alors que dans la ville à côté, à Chiclayo la bibliothèque n'a rien datant d'avant 1972 ! L'homme nous montre même la porte secrète qui donnait dans l'église pour les jours difficiles, église où nous verrons des scouts faisant quelques exercices. Sur les journaux de 1969 que nous avons pu consulter, nous avons retrouvé Brigitte Bardot et d'autres noms connus, pendant que la dame regardait un journal pris au hasard ... où elle découvrit le faire-part du décès du grand-père de l'enfant ! Lambayeque est une ville victime de plusieurs coups du

sort au profit de Chiclayo mais avec l'installation du Musée Bruning et d'un autre musée presque achevé sur la culture Sipan, elle semble prendre comme une revanche culturelle.

Pimentel : découverte du pacifique

Après tant d'émotions nous tentons de partir vers Tucume mais les bus trop pleins nous en dissuadent donc nous revenons à Chiclayo d'où nous partons vers la plage de Pimentel qui est aussi à une demi-heure. Cette fois le trajet coûte 2 soles et très vite le combi nous dépose près du Pacifique. La plage est vide avec quelques bateaux au loin. Nous suivons la mer dans un sens puis dans l'autre, afin d'arriver jusqu'aux fameuses barques de totora qui sont des constructions en roseaux (le totora) capables de servir de bateau de pêche. Elles vivent quelques mois avant de pourrir, d'où le chantier permanent de construction. Des « paillottes », surgissent des restauratrices qui viennent nous vanter leurs plats alors que l'heure de manger est passée depuis longtemps ! Après ce détour maritime, pour nous reposer, nous cherchons la place du village aussi sympathique que toutes les autres avec un petit bassin sans son eau. Pour une fois, nous attendrons plusieurs minutes le passage d'un bus à côté d'un monsieur rentrant avec son jeune enfant, d'un samedi à la mer.

Dimanche 5 Août

Réveil en fanfare. Par la fenêtre, sur la place, une cérémonie semble s'organiser. En fait le réveil est venu du silence des taxis. La place est bouclée et petit à petit des militaires s'installent. Avec la fanfare juste sous nos fenêtres. Puis un premier cortège fait son apparition. Avec un autre. Des cortèges civils également. La tribune s'installe sur une partie surélevée de la place dont nous comprenons maintenant l'usage (la veille il y avait quelques peintures exposées). Les porteurs de drapeaux approchent. La cérémonie peut commencer. Les discours seront en l'honneur du drapeau qu'il faut aimer, en l'honneur de la patrie qui représente tout. Les militaires ordonnent le déroulement des opérations : ils choisissent qui aura le droit d'accrocher le drapeau du pays (le représentant de la justice), celui de la région et celui de la ville (une femme sera appelé à cette ultime fonction). Hymne national puis hymne local. Et la musique bat la mesure. Un défilé avec trois corps sociaux : la justice, l'agriculture et la santé. Il y manque l'éducation.

Excursion vers Sipan

Après la cérémonie, une marche jusqu'au lointain Terminal de bus de Sipan. Là, tout un tas de destinations sont possibles. Nous choisissons un petit bus pour aller voir sur place le lieu des découvertes visitées au Musée Brüning. Dans un premier temps nous pensions aller vers Sipan mais en une heure de trajet à travers des champs de canne à sucre ou des rizières nous arrivons au village de Sipan. Le bus nous laisse juste à l'entrée du site qui se divise en trois parties : le musée, la pyramide et la tombe initiale du seigneur des lieux qui permet une si riche découverte.

Sur la pyramide, faite de briques en terre sèche de couleur ocre, ravivée par les ans, et sans la moindre végétation, quatre enfants nous proposent de nous conter l'histoire du seigneur ou alors qu'au moins on leur donne quelque chose. La présence d'enfants qui mendient est assez rare et ils insistent très peu. Sur la pyramide apparaît un paysage fait de tous les tons de verts. Dans le musée nous pourrions réviser les connaissances apprises hier à Lambayeque qui se retrouvent encore sur la tombe en situation. Le lieu continue d'être fouillé avec une présence policière permanente mais les voleurs de tombe ne disent pas leur dernier mot et continuent sans doute leurs ravages. C'est par eux en fait que la découverte de Sipan a pu avoir lieu. Chez les antiquaires apparurent à un moment des objets de toute beauté qui attirèrent l'attention de Brüning et il put remonter à la source. s'y installer et y défendre le bien public contre les ravages des pilliers qui en s'emparant d'objets détruisent les moyens de comprendre un lieu.

Le site permet de prendre conscience de l'environnement de la culture lambayeque (à relier avec la culture mochica) et de la patience des chercheurs. La recherche historique comme la recherche scientifique demande des milliards de francs.

Retour à Chiclayo

C'est dimanche et les bus semblent rares. Il arrive enfin un de Pampa Grande (un employé du site nous incita à aller y voir d'autres éléments de l'histoire) où nous nous faisons une place. En route une roue éclate et aussitôt l'équipe de secours se met en place. Comme c'est la roue arrière il en reste une de valide et avec l'aide

d'un morceau de bois, le bus peut se surélever. La roue sera changée (une demi-heure ce qui nous permettra de revenir à Chiclayo vers 14 h. Là nous prenons un taxi jusqu'au terminal terrestre pour acheter le billet de retour pour le lendemain. De là nous revenons manger à notre restaura habituel puis nous partons vers « le Paseo de las musas un lieu de promenade qui en ce dimanche regroupe beaucoup de familles surtout au parc de jeux pour les enfants. Cette zone financée par la France et l'Allemagne est surprenante avec tout un tas de statues qui représente les diverses muses de la culture grecque.



Revue militaire devant la cathédrale de Chiclayo

Lundi 6 Août

Visite de Tucume

Avant de quitter Chiclayo nous prenons le temps d'aller visiter les ruines de Tucume. Nous laissons les valises à l'hôtel, où elles peuvent rester jusqu'à 14 h, en quête du Terminal. Au bout d'un moment nous demandons notre chemin et l'homme nous prévient gentiment : « vous pouvez aller tout droit et tourner au bout de la rue mais la zone est dangereuse et je vous suggère plutôt la moto-taxi ». En effet, nous nous étions un peu égaré et il faudra un bon moment avec la moto qui nous fait passer dans bien des rues sans asphalte, pour atteindre un Terminal grouillant de monde. Nous sommes presque poussés malgré nous dans un bus qui va à Jacanta mais c'est la bonne direction alors il n'y a pas de problème. Pendant trente minutes nous traversons une zone très cultivée et enfin nous voici à Tucume. Dès l'arrêt du bus un moto-taxi attend et pour la première fois il propose un prix par personne : 1 sol par personne soit 2 soles à nous deux ce qui est beaucoup mais nous n'avons guère le temps de faire le déplacement à pied jusqu'aux pyramides (25 minutes). Nous préférons garder notre énergie pour visiter le site.

Très franchement le lieu nous enchante par son musée, par l'environnement et par les multiples pyramides qui surgissent dans tous les sens à perte de vue. Le chauffeur de taxi nous dira au retour que franchement à Sipan il n'y a pas grand chose à voir par rapport à Tucume, et en matière de paysage pyramidal c'est vrai, mais Tucume n'a pas livré les merveilles d'une tombe intacte ! Cette autre manifestation des cultures pré-incaïques est grandiose avec un guide écrit surprenant (10 soles) car souvent rien n'est à la disposition du touriste qui veut en apprendre plus au-delà du visuel. Dans le musée, la partie « sociale » (présente auparavant au Musée Bruning à Lambayeque) nous rappelle la multitude de produits que nous devons aux indigènes de cette partie du monde. L'avocat, le coton ou les cacahuètes. La tomate, tous les cucurbitacées (les courges), ou le maïs. La liste serait longue.

Le musée du site lie le monde ancien et moderne et donne donc des informations sur la vie actuelle à Tucume en particulier sur le textile. Il se veut aussi un lieu où l'on peut manger et peut-être à certains moments faire de la céramique comme aux temps anciens. Un champ d'une variété de coton ancien ajoute au paysage, un coton pardo dont la bibliothécaire de Piura est fière d'avoir un exemplaire. Et toujours une végétation luxuriante avec plus d'oiseaux qu'ailleurs et des arbres aux branches fines comme des fils près des mêmes bougainvilliers mauves déjà vus ailleurs.

De retour à Chiclayo, dernier détour par le restaurant du premier jour, où nous acceptons le pescado con champinones qui nous avait alors été proposé. Il faudra attendre presque une heure mais le résultat est excellent et comme nous avons le bus à 15 heures pas de problème.

Auparavant nous avons tenté d'acheter du King Kong dans le magasin du fabricant de San Roche mais ils n'en avaient plus à ce moment-là alors nous nous sommes reportés chez un autre qui proposa une autre marque à 10 soles les 500 g (donc un peu moins cher) mais qui se révéla aussi bon d'après les connaisseurs de la famille de Chendo. Ce King Kong est un gâteau fait avec un biscuit entourant comme une confiture de lait (exactement le manjarblanco) qui porte le nom du film car sa fabrication est devenue plus industrielle à ce moment-là, mais inutile d'en

chercher à Lima par exemple car sa vente reste très régionale. Lima a sa propre spécialité de « dulces » pour dire « douceur » en guise de pâtisserie.

Pour le voyage retour vers Piura, nous retrouvons le paysage de désert et trois heures après notre port d'attache où, avec le moto-taxi nous allons retrouver la famille de Chendo et ... la lessive à faire.

Nous trouvons le temps de demander à Chendo de nous faire une présentation des peintures qui ornent sa maison et de sa visite guidée il ressort qu'il existe des œuvres de jeunesse du temps de son passage aux Beaux-Arts puis des œuvres de la période chinoise qui rappelle cependant les couleurs des traditions andines où l'homme et la nature s'engendrent. Une des œuvres sert de base à un grand tableau qu'il a réalisé depuis, à Montauban. Chendo insiste sur la force des couleurs du Pérou (présente aussi en Equateur) par opposition aux tons pastels de l'Europe. C'est vrai, ces contrastes de couleurs à la fois vives et sombres est visible aussi bien dans les paysages (vert sombre des cultures d'Equateur avec souvent des ciels noirs troués de lumière, le blanc de volcans, ou les terres ocre et sombres en même temps) que sur les gens (peau cuivrée des indiens et vêtements très colorés) ou encore sur les constructions en pierre du Macchu Pichu présentent sur un tableau de Chendo représentant la grotte de la nativité à la manière du Pérou (le boeuf et l'âne sont remplacés par des lamas)



Le paysage de Tucume

MUSEO DE SITIO TUCUME



Instituto Nacional de Cultura - Lambayeque



Guía de Visita
Guía de Visita

Lambayeque - Perú

Le magnifique guide pour visiter Tucume réalisé grâce à l'apport culturel de...
l'Abbaye de Daoulas dans le Finistère en France

Mardi 7 Août

Nous reprenons contact avec le marché de Piura pour acheter de quoi réaliser une nouvelle salade de fruits avec des poires, du melon, du pépino, des bananes et des mandarines. Nous achetons aussi des avocats.

Dans la famille de Chendo le laitier passe avec son cheval comme depuis des années. Ce paysan a quatre vaches et a ses clients dans le quartier. Marco tient à recevoir un lait précis car c'est lui qui en est le consommateur numéro 1. Les enfants par exemple ne peuvent s'habituer à ce lait frais et s'en tiennent au lait concentré international de Nestlé. Marco nous explique qu'il paie au mois mais qu'il est difficile de faire l'addition car le laitier doit passer tous les trois jours, or parfois, il oublie, parfois il a moins de lait. Marco surveille aussi la qualité du lait mais ce paysan lui dit : « avec un litre de mon lait si crémeux je pourrais faire cinq litres de lait frais des autres en y ajoutant de l'eau mais je le garde authentique ». Ce commerce direct du producteur au consommateur s'est souvent perdu en France. Les goûts des personnes ont changé et l'alimentation des vaches fait que le goût du lait lui-même a changé.

Dans Piura nous entrons dans la Maison Grau. Il s'agit de la maison natale du héros de la ville un militaire de la marine qui s'est distingué dans la guerre contre le Chili en 1869. La plupart des héros péruviens sont issus de cette guerre perdue. Pendant des années un bout du Pérou est resté entre les mains des Chiliens et le rapport entre les deux pays fait penser à celui entre la France et l'Allemagne. Nous savons que les rapports avec les Equatoriens ne sont pas meilleurs ! Les Péruviens appellent les Equatoriens, « monos » « singes » car ils mangent beaucoup de bananes. En fait les Péruviens en mangent autant et une statistique prouve encore mieux la parenté entre les deux peuples : en Amérique latine ils sont les deux pays où la consommation de riz est de 50 kg par an et par habitants. Pour les autres pays, la consommation tombe de moitié. Il est vrai, l'alimentation ne dit pas tout ! Mais comment les Equatoriens appellent-ils les Péruviens ? « Poules » et Gera se demande pourquoi. Alfredo donne la réponse : « A cause de la guerre contre le Chili où les Péruviens furent des poules mouillées ». Il faudrait un dictionnaire des « gentillesses » que les uns et les autres peuples s'envoient à travers le monde.

Dans la maison Grau peu d'éléments rappellent le côté militaire du personnage. Une lettre que Grau fit à la veuve d'un militaire, avec la réponse, fait horreur à Léli : au nom de la politesse il renvoie à la veuve les affaires de celui-ci et la veuve l'en remercie or elle a perdu l'essentiel, son mari ! La gloire de mourir à la guerre pour l'honneur de son pays a-t-elle cours de nos jours ? Peut-être dans quelques cercles étroits.

L'essentiel de la maison c'est sa structure qui rappelle encore une fois les vieilles maisons coloniales avec leur patio et leur galerie tout autour. Une façon de vivre à la fois dehors et dedans comme essaya de le reconstruire Alfredo dans sa maison. Il faut bien sûr que le climat s'y prête. Cette architecture fait penser au « balet » de nos régions, cette partie plus ou moins couverte de la maison, devant la porte d'entrée. La maison fut détruite par un tremblement de terre et des photos montrent son état au début du siècle.

Le soir nous avons eu une conversation politique avec Alfredo. Il a toujours pensé que Fujimori a fait de bonnes choses pour le pays : routes, lutte contre le terrorisme, stabilisation etc. Si dans la famille certains ont voté contre Alan Garcia

(et donc pour Toledo) lui a voté contre Toledo (et donc pour Alan Garcia). Il s'agit d'un vote par défaut. Alan Garcia avait été président entre 1985 et 1990 et avait conduit le pays à la crise économique sous les couleurs d'une politique de gauche. Par un retour surprenant, après un exil de presque 10 ans, il était devenu le candidat du second tour. Jean-Paul défend l'idée qu'au départ Fujimori, en homme du peuple qu'il est, aurait pu chercher une politique pour le peuple et en fait très vite il a repris la politique économique libérale de son concurrent Vargas Llosa. Avec Toledo tout rentre dans l'ordre : voici à nouveau un homme politique issu du cercle étroit de la classe politique, même si, comme Fujimori il a tenu à rappeler sans cesse ses origines modestes. Quand on vient directement des bureaux de la Banque Mondiale on a oublié depuis longtemps de telles origines sauf à s'en servir de manière populiste. Paradoxalement, c'est le fils de Vargas Llosa qui dénoncera le plus clairement la collusion de Toledo avec les milliardaires nord-américains et les premières corruptions en perspective. Alfredo est quelqu'un de très bien informé mais il vit un moment difficile au point que depuis six mois il a refusé de lire tout journal. Il a observé cependant à la télévision comment, Baruch Ivcher, un des juifs israélo-péruvien qui, par la chaîne qu'il possédait et autres liens, a fait tomber Fujimori et joue maintenant la carte populiste. Les informations de sa chaîne ne concernent plus la vie politique mais surtout les chiens écrasés, les accidents ici ou là, les catastrophes. Il avait été un des soutiens de Fujimori y compris pour son auto-coup d'Etat de 1992 puis des divergences avaient surgies. La guerre de *Frecuencia Latina* contre le président, sous le prétexte de lutte pour la démocratie, n'était en fait qu'une lutte pour ses intérêts de milliardaire. Nous pouvons dire aujourd'hui «sous prétexte de lutte pour la démocratie» puisqu'à présent, il se conduit comme cireur de bottes d'un nouveau régime dont la chaîne pourrait préciser qu'il a repris pour l'essentiel les hommes clefs de la politique économique ... de Fujimori. Pour Alfredo, les discussions politiques sont plutôt rares au Pérou et souvent les désaccords ne permettent pas un échange de vues calme.

Mercredi 8 Août

Aujourd'hui nous avons visité le cimetière avec Chendo. A l'entrée des enfants s'avancent vers nous et comme Chendo a amené une caméra prêtée par la copine de Sylvia (la fille de Alfredo), un jeune répond aux questions de Chendo qui se livre ainsi à un de ses jeux favoris : questionner l'univers. Il explique qu'il repeint les tombes et qu'avec sa calligraphie il inscrit les phrases qu'on lui demande. Il se plaint surtout des nouveaux gardiens mis au cimetière qui empêchent les jeunes enfants d'entrer alors que précédemment ils aidaient contre quelques soles les personnes âgées à installer les fleurs devant les tombes les plus hautes. Il faut préciser en effet que le cimetière est comme des HLM avec des étages et chaque tombe occupe une case. Chaque quartier a sa «barre» qui peut aller jusqu'à neuf étages. Les tombes les plus hautes sont celles des plus pauvres. Chendo nous mènera ensuite au caveau familial qui se distingue puisqu'il est à part et regroupe douze cases dont seule celle du père, décédé en 1969, est occupée. Les formules sont en espagnol et chinois. Dans la famille une blague court qui dit qu'il faut se dépêcher de mourir si on ne veut pas arriver trop tard pour trouver une place dans le caveau familial. Il n'est pas coutume de visiter un cimetière mais le détour s'est avéré instructif autant par le fait que, même là, c'est une source de « petits boulots » et grandes revendications, que, par l'organisation des lieux. Une zone de plein champ matérialise sans doute l'endroit où reposent les plus démunis.

Ensuite nous nous rendons à l'université publique, et de la mort nous passons à la vie, puisqu'elle est grouillante de jeunes. L'auditorium a été réalisé par le frère de Chendo, Alfredo. Nous pouvons même jeter un œil à l'intérieur. Inauguré en 1996, les peintures les plus exposées sont déjà abimées par les pluies. Depuis cette œuvre majestueuse le travail manque pour les architectes du fait de la crise et Alfredo se considère presque en chômage.

De là retour au centre ville en quête de magasins d'artisanat mais faute d'en trouver nous choisissons un resto populaire près de la place d'armes avec poisson grillé et bière. Le poisson sera long à venir mais très bon. Comme les prix n'étaient pas affichés nous craignons un peu la note mais il n'en est rien : 11 soles. Bien sûr un menu à trois soles est toujours possible avec un refresco maison mais nous préférons un plat à cinq soles généralement moins doté en riz mais plus en viande. Après le retour à la maison pour la lessive, Chendo nous proposera d'aller voir une cassette sur le magnétoscope de Alfredo qui présente un concert d'Eva Ayllon. Le contenu n'est pas celui qui a été annoncé par le vendeur mais le résultat est très bon. Il s'agit de musique créole, une musique de la côte faite surtout par les noirs dont Susana Baca est la représentante en France. Eva Ayllon aussi est noire (métissée) et à un moment une autre jeune femme vient l'épauler. Nous apprendrons que c'est sa fille. Elle chantera une chanson dont nous ne savons plus si elle est passée du français à l'espagnol où l'inverse. En français ça donne « je l'aime à mourir, je l'aime à mourir ». Nous aurons voyagé sans voir un seul spectacle, sans aller au cinéma et ce moment devant la télé remplace en partie seulement le spectacle vivant qui se perd ou coûte très cher.

Le soir, passage d'une femme très vive avec sa fille. Elle a un commerce à Sullana et est peut-être une belle-sœur de Chendo. La conversation roulera sur le Pérou, Macchu-Picchu, Fujimori et surtout sur les défauts des Péruviens. Elle redira en partie ce que le matin même nous expliqua un politique du quartier : les Péruviens

préfèrent se créer des ennuis les uns les autres que de s'aider. Il dira même que s'ils dépensaient autant d'ingéniosité à faire le bien qu'ils en utilisent à faire le mal, le Pérou serait très riche. La commerçante expliquera quelques astuces utilisées par ses clients pour la voler : dans les machines à sous ils mettent des pièces fabriquées sommairement avec de l'aluminium pour prendre l'empreinte et ensuite collés sur un carton. Ils réussiront aussi à court-circuiter adroitement les fils du téléphone pour obtenir le droit de téléphoner gratuitement. Ils ont dû embaucher un gardien. Elle n'aime pas du tout l'APRA. Sa fille fait preuve aussi d'une belle maturité d'esprit. Elle va entrer à l'Université et participe à la discussion politique. Elle sait très bien que Fujimori fut élu contre Vargas Llosa mais qu'il réalisa ensuite la politique de son adversaire. Pour le Pérou d'aujourd'hui que fera Toledo ? Nous mangeons un peu de mazamora morada préparée par Géra, un dessert fait à partir du maïs noir et qui ressemble un peu à de la confiture.

Jeudi 9 Août

Nous allons de bon matin acheter le billet pour Machala en date du 11 août : le départ sera à 6h 30 pour arriver assez tôt dans la ville et en profiter un peu. Six heures de route sont prévues donc nous pouvons espérer y être vers 13 h.

Ensuite nous marchons un peu jusqu'au Terminal de Paita. Nous laissons partir un bus pour être mieux placé dans le suivant. Il suffira d'attendre quinze minutes pour qu'il se remplisse. En attendant des petits vendeurs de bonbons, de journaux, de *papitas relleñas* (pommes de terre fourrées) ou de tamales (un plat entouré d'une feuille de banane) vont et viennent. Deux soles par personne pour l'aller. Pas l'ombre d'une culture sur une heure de trajet. Un paysage pas vraiment désertique car quelques classiques *algarrobes* peuplent cette zone de dunes qui semble inhabitée. Sans doute quelques chèvres doivent ici ou là trouver leur bonheur.

Nous descendons enfin vers le petit port avec un bus qui se doit de faire un détour par les rues adjacentes et nous pouvons reposer pied à terre à deux pas de la rue principale. Cette mini-excursion ne pourra pas nous donner une vue réelle du port mais à marcher d'abord vers la plage, puis ensuite vers le port, nous pourrions tout de même prendre la mesure de ce lieu historique groupé inévitablement autour de son église. Déjà en marchant vers le centre, nous nous laissons aller à quelques achats. Le nom de Silvio Rodriguez pousse Jean-Paul vers l'achat d'une cassette (5 soles) puis nous revenons sur nos pas pour un polo qui attirera notre regard. Plus cher que le polo classique à 5 soles, il a cependant des bordures aux manches et un aspect plus solide. Des polos équivalents nous avaient été proposés 18 soles à Piura, ici ils sont à 14.

Ensuite, pause sur la place avec les mêmes bougainvilliers, les palmiers et autres arbres, où pour une fois les bancs ne sont pas à deux ou trois places mais en forme arrondie pour donner lieu à des mini forum. Et en effet, comme il est déjà midi, des groupes d'hommes occupent les lieux pour des discussions qui paraissent animées. Nous entrons dans l'église aux murs et piliers rouges et verts.

Sur la plage il n'y a personne et dans la rue nous assistons à une sortie d'école avec les enfants portant les uniformes classiques de ce qui nous semble une école nationale. Sur la mer, le nombre de bateaux de pêche est impressionnant mais il ne faut pas imaginer un port comme chez nous. Dans cette baie aux eaux très calmes, comme à Pimentel ou ailleurs, un port c'est un long « pont » qui s'avance vers la mer et de là partent les petits bateaux qui vont décharger le plus gros ancré dans la zone. De drôles d'oiseaux ressemblant à des pélicans sont installés sur les bateaux, parfois en grand nombre et attendent sans doute de quoi manger. Et en attendant, ils se balancent avec les barques au gré des petites vagues.

Nous marchons dans l'autre direction, vers une zone plus populaire où une autre école paraît à l'heure de l'entrée en classe puis nous revenons dans un restaurant où nous sommes prêts à nous offrir du « mérrou » le poisson le meilleur et le plus cher, mais, comme il manque, nous nous contenterons du poisson ordinaire avec diverses sauces (salsa chifa ou menier). Il fut très bon et en bonne quantité si bien qu'on se demande ce que le mérrou peut avoir de plus : il était deux fois plus cher sur la carte (19 soles le plat au lieu de 10 pour le nôtre).

A la sortie du restaurant, vers 2h 30 la place est devenue vide et tranquillement nous revenons vers l'arrêt de bus. Nous aurions pu chercher la maison de

Manuelita Saenz que nous avons vu en photo dans un journal équatorien. Cette femme, un des grands amours de Bolivar, Le Libertador, s'est sacrifiée pour le grand général et son histoire est aussi belle que celle du libérateur de la région.

Une fois de plus nous allons nous émerveiller à voir combien il est facile de prendre un bus au Pérou. Quinze minutes après notre entrée au Terminal, nous démarrons vers Piura. Sur le trajet il n'y a rien de plus à voir qu'à l'aller et il paraîtra plus rapide. Marie-France en profite pour faire une petite sieste. Une seule surprise, juste avant d'arriver : un homme à l'aspect indien de la sierra, monte avec un charango (une petite guitare) et il chante « Gracias à la vida ». Il est un peu tassé par la foule du bus et un peu remué mais il suit son chant.

La veille nous avons entendu cette chanson de la bouche d'Eva Ayllon et Jean-Paul avait rappelé sa première rencontre avec ce chant grâce à un disque acheté aux USA, en 1974, par Jacques Desmarais. Il n'a jamais retrouvé ce disque en espagnol de la tendre Joan Baez.

Ensuite le chanteur de rue proposa quelques chocolats à vendre. Après sa rapide quête, il s'est assis devant nous et se plongea dans la lecture de la Bible.

Vendredi 10 Août

Dernier jour à Piura. Nous prenons notre temps toute la matinée avec une dernière lessive, quelques rangements, quelques discussions puis à 10 heures nous partons pour le collège de Marco, Santa Lucia.

Visite d'un collège

Ce contact direct avec une institution scolaire a de quoi nous étonner. D'abord par la taille : il s'agit d'un collège pour adolescents de 13 à 18 ans qui doit avoir seulement une centaine d'élèves. Nous entrons d'abord dans une classe, le laboratoire, où se trouve le professeur de biologie avec seulement trois élèves ! Plus tard le professeur de math nous expliquera qu'avec plus de quinze élèves c'est trop dur, donc il n'y a jamais plus de 15 élèves par classe. Marco m'explique cependant qu'il y a des absents car parfois les parents ne peuvent plus payer et si les plus favorisés ont trois jours de répit, les autres sont aussitôt exclus jusqu'au jour où les parents peuvent payer. Les objectifs de l'école sont clairs : donner une éducation suivant les principes de la religion catholique avec le Christ comme modèle. La pédagogie se veut une « pédagogie active » chacun devant se vivre comme maître de son destin. Marco explique que les élèves à problème ne peuvent être chassés du cours car la direction de l'école demande à prendre en compte le fait qu'il s'agit souvent d'enfants de parents divorcés et qu'il faut les comprendre. Le lieu est d'une propreté inouïe et comme nous restons le temps de la récréation la discussion libre avec les élèves est agréable. Ce collège se veut à la pointe en matière d'enseignement du français et quatre élèves veulent nous montrer leur plaisir à parler cette langue. Un garçon sollicité pour montrer ses talents de diseur de poèmes refuse de faire entendre sa belle voix mais la discussion avec les filles montre un bon français. Nous devinons cependant qu'il s'agit des meilleures élèves. Dans la classe où se donnent les cours de français, quelques affiches, quelques inscriptions. Dans la classe de Marco qui donne des cours d'anglais, il montre son matériel pédagogique et se plaint une nouvelle fois d'être plus mal loti que le français qui, exceptionnellement est mieux côté dans cette école.

Naturellement la directrice nous invite à rester davantage mais nous souhaitons faire quelques achats de dernière minute. Marco et les élèves nous accompagnent sur la moto-taxi à quelques pas et nous revoici au centre-ville par un long détour.

Avant le départ

En rentrant à la maison, Léti nous informe, rayon-nante, qu'elle est prise pour enseigner l'anglais dans le collège de Marco à partir du 13 août. Pour deux mois à l'essai elle recevra 6,50 soles un peu en dessous du salaire habituel et elle fera une vingtaine d'heures par semaine. Elle aurait préféré sans doute enseigner le français qu'elle maîtrise mieux et qu'elle a enseigné, il y a des années, à l'Alliance française, mais depuis le temps qu'elle cherche un travail, elle n'hésite pas. Elle se met à parler anglais y compris à ses enfants Julio (11 ans) et Raoul (10 ans) qui se demandent ce qui arrive à leur mère dont ils n'imaginaient peut-être pas cette capacité. La nuit suivante, elle la passera à écouter une cassette en anglais et elle fera, dès le lendemain, des progrès importants pour surtout gagner confiance en elle. Sa joie fait plaisir à voir. D'ailleurs, l'atmosphère est studieuse dans la maison, car pendant toute la semaine, bien que ce soit les vacances d'hiver, les enfants ont étudié des cartes de géographie avec un copain.

Au cours de cette soirée va passer un autre parent de la famille, un jeune directeur de banque qui est le fils d'un demi-frère de Chendo. Il a très vite gravi les échelons de la hiérarchie et dirige à présent l'agence de Piura en attendant de monter plus haut. On lui demande des nouvelles de son futur mariage mais il répond qu'il faut d'abord vivre longtemps avec sa compagne avant de se décider, une coutume des indiens péruviens. Il parlera de son voyage à Cancun qui a le mérite d'offrir la plage et pas très loin les temples mayas. Il prétend qu'il ne pourra mourir qu'après un voyage en Europe. Il rêve de Paris et autres noms du vieux continent. Bien sûr il pense que sans avoir vu le Cusco on ne connaît pas le Pérou. Il discute de tout et s'exprime d'une voix très rapide. Par sa culture il sait nuancer ses propos : il explique que s'il filme ce n'est pas pour se laisser emporter par la caméra mais seulement après avoir choisi ce qu'il désire filmer. Il a lu quelques articles de Marguerite Duras. Il parle d'Arguedas l'écrivain péruvien difficile à suivre. Il veut savoir ce que nous pensons de Toledo. L'homme ne manque pas de charme. Gera fait des photos et tout le monde semble heureux.

Samedi 12 août

Encore un faux-départ

6h 30 : A nouveau un faux départ. La jeune dame nous explique que le bus a été bloqué par les moto-taxis qui firent un barrage de route à Sullana. Par le journal nous savons que ce barrage a eu lieu le 9 août et sur *El Tiempo* d'aujourd'hui ils ne parlent pas de barrage la veille. Les moto-taxis veulent s'opposer à un arrêté municipal de cette ville qui leur interdit de prendre plus de deux passagers. Nous supposons que d'autres raisons sont à l'origine de ce retard et peut-être aurons nous l'explication plus tard. Le bus ne sera là qu'à 13h 30 et nous sommes les premiers à nous inscrire ! Chendo nous a accompagnés et avec lui nous revenons à la maison pour continuer un brin notre nuit.

Pas question de se rendormir car l'inquiétude pointe le bout de son nez. Si le bus de 13h 30 n'est pas là non plus que faire ? car le lendemain il nous faut à tout prix être à Guayaquil.

Donc à 8h 30 nous reprenons le chemin de l'agence pour aller aux nouvelles. La jeune femme, toujours seule, nous rassure d'un grand sourire : le bus est déjà là donc à 13h 30, il partira comme prévu.

Nous partons en moto-taxi jusqu'au centre-ville puisqu' il est dit que nous avons une demi journée de plus. Il est 9h et tout est calme. Jean-Paul change un peu d'argent (10 dollars) pour les imprévus puisqu'ils semblent à l'ordre du jour. Nous achetons un petit pain puis nous revenons à San Ramon avec les moto-taxi, dotés d'un journal pour passer le temps.

Chez Chendo tout le monde est debout à présent. Léti va suivre son « cours » de Bible, Alfredo arrive, Géra est un peu désolée car elle a peur que les photos prises hier soir ne soient ratées. Elle avait cru acheter une pellicule de 12 photos mais il y en avait 24. Chendo pensa les prendre toutes dans le noir pour rembobiner mais il aurait ouvert avant le retour de la pellicule dans son « coffre ». En réalité tout se termine bien : Chendo revient avec des photos déjà développées dont certaines vont partir pour la France vu notre retard. Pascale en aura quelques unes et nous aussi. Un bon souvenir de notre dernière soirée au Pérou.

Départ pour Machala, Equateur

Après un repas pris en famille, cette fois retour à l'agence à 13 h. Le bus est toujours là avec seulement deux jeunes clients qui attendent. Chendo se met au travail pour une séance de dessins. Vers 13 h 15 les deux jeunes se lèvent pour réclamer leur valise qu'ils avaient fait garder et ils engagent la conversation avec Chendo. Ils sont des Equatoriens qui achètent de l'artisanat au Pérou pour le revendre à Otavalo, village d'Equateur réputé pour son artisanat « local » et lieu de rendez-vous de tous les touristes qui traversent ce pays. C'est leur cinquième voyage. A 13 h 30 rien ne bouge et nous sommes toujours quatre ! Le chauffeur et son aide sont partis acheter de l'huile et ils finiront par revenir à 13 h 45. Incroyable, le bus démarre avec seulement quatre passagers et ici on n'aime que les bus pleins. Peut-il se remplir en route ? Direction Sullana. L'Equatorien m'explique qu'il a déjà voyagé en France, Belgique et surtout Allemagne pour vendre de l'artisanat. Il se souvient d'un mot : 130 F car c'était le prix des tricots qu'il vendait. Il a 21 ans et un petit bébé. Il demande s'il est bon de le faire vacciner car en France, des amis lui conseillèrent d'éviter cette action néfaste. En guise de réponse, Jean-Paul explique que suivant les maladies et les

contextes il faut agir de manière appropriée. Quand on sait que la tuberculose revient, il paraît imprudent d'éviter ce vaccin, comme il paraît imprudent d'éviter celui contre la polio. En Equateur les conditions d'hygiène ne sont pas celles de l'Europe aussi la vaccination pour son petit paraît plus qu'indispensable, d'autant que le refus de la vaccination a pu lui être conseillé par quelqu'un pour des raisons religieuses particulières. Avec son compagnon de voyage, ils parlaient quéchua. Nous aurions pu bavarder beaucoup plus mais ils durent changer de place et nous aussi : sur le côté gauche il y avait le soleil et comme le bus était vide nous sommes allés sur le côté droit.

Après Sullana, le paysage redevient vert avec de nombreuses cultures, en particulier des rizières, d'où la présence d'une population qui va utiliser le bus pour aller jusqu'à Talara. Une vingtaine de travailleurs qui doivent sans doute prendre la pause mettent un brin d'animation. Un vieux monsieur ronchon professionnel s'assoie pas loin de nous. Discussion classique avec le coéquipier du chauffeur sur le prix à payer.

A 15h 30 les premiers puits de pétrole annoncent Talara. Une dame incite sa voisine à descendre pour Talara au premier arrêt : « c'est moins dangereux dit-elle ». En fait nous sommes à quelques kilomètres de Talara car la route que nous suivons reste sur les hauteurs sans descendre au bord de la mer, où se trouve ce centre industriel. Le vieux monsieur descend au deuxième arrêt. Il reste dans le bus les quatre étrangers de départ et trois autres personnes devant nous qui ont dit vouloir aller jusqu'à Aguas Verdes, la frontière avec l'Equateur.

A 16h 30 nous quittons le paysage de montagnes arides et presque lunaires pour descendre enfin vers le Pacifique. Combien de temps encore avant Tumbes ? Le Guide du Routard indique que la frontière ferme à 18h et nous savons que nous n'y serons que beaucoup plus tard. Tout au long de ce parcours nous aurons pu observer les dégâts du Nino de 1998 car partout où il y avait des ponts ils furent détruits et à présent il y a une déviation avec souvent passage à gué. Si une saison de pluies revient, Tumbes risque fort d'être coupé du Pérou une nouvelle fois.

Nous longeons une plage sans fin et cette fois le bus aide quelques jeunes désireux d'aller faire la fête du samedi soir à la ville la plus proche. Nous atteignons enfin Mancora, la ville balnéaire où nous aurions dû profiter des poissons, du sable et du soleil. Il s'agit beaucoup plus d'un village mais le bus file vers Tumbes ce qui ne nous autorise pas à en dire davantage.

C'est à 18h que nous traversons une rivière par un pont qui nous conduit à Tumbes. Nous avons imaginé un arrêt et des voyageurs s'emparant de ce bus presque vide mais il n'en fut rien. Sans escale, direction la frontière qui n'est plus qu'à 25 km. J'ai alors repensé au récit de voyage de **Christopher Isherwood** qui fit le trajet en sens inverse en 1947 :

« Au lieu d'un contrôle supplémentaire, nous nous sommes arrêtés près d'une hutte pour boire une chicha, variété d'alcool de maïs, avec les douaniers, nous passant cérémonieusement de main en main un bol de ce puissant breuvage. Son goût m'a déplu et je n'en ai bu qu'une petite gorgée. Plus tard j'ai regretté de ne pas en avoir avalé une bonne lampée pour être convenablement dé-tendu, car notre chauffeur, stimulés par un groupe de soldats qui s'étaient joints à nous, a décidé de finir le voyage à la vitesse requise pour l'occasion. »

Ce voyageur croisa en un instant trois piliers du Pérou : la chicha, les soldats, et le goût du risque insensé. Dans le camion, les soldats pariaient pour savoir s'ils passeraient le danger en perspective !

Arrivée en Equateur

Aguas Verdes, le poste frontière péruvien, le chauffeur qui hésite, des passagers qui disent que l'arrêt c'est plus loin, mais les Equatoriens indiquent qu'il faut aller tamponner les passeports. Nous ne sommes que quatre étrangers (et encore les Equatoriens entrant chez eux ils le sont à demi) et ça va donc aller vite. Des changeurs d'argent nous guident : là le tampon, là l'im-migration et c'est fini. Ils veulent nos derniers soles. Jean Paul retrouve les 10 dollars échangés à Piura quelques heures plus tôt avec une perte de 1 sol.

La nuit est tombée et nous reprenons le bus et là, énorme surprise : une foule incroyable occupe la rue et le pont séparant le Pérou et l'Equateur. Nous nous demandons comment le bus peut traverser. Des commerçants partout, des camions en stationnement, des ânes avec des charettes, et sans savoir comment nous sommes en Equateur mais sans douaniers à l'horizon. Les Equatoriens du bus nous rassurent en disant que le poste de contrôle est beaucoup plus loin mais le chauffeur a l'air si hésitant que nous restons inquiets. Pas question non plus d'aller grignoter quelque chose au restaurant (nous roulons depuis cinq heures). A défaut de descendre, Marie-France se fait ouvrir les toilettes du fond du bus qui sont seulement pour les femmes et seulement «pour uriner» ! Entre les deux frontières, le bus est cependant arrêté car le chauffeur cherche semble-t-il à changer ses soles. Cette fois des Equatoriens montent pour aller à Machala et nous roulons enfin vers notre destination mais sans le moindre poste frontière en vue. Plus de 15 minutes après la sortie de la ville, voici à présent l'heure d'officialiser notre retour en Equateur : deux douaniers rigolards ont les yeux fixés sur la télévision où évoluent clowns et équilibristes et ils donnent sans précaution les petits papiers à remplir (en double exemplaire pour nous). Marie-France se trompe et demande un autre exemplaire mais le douanier met le tampon sans rien lire et en nous montrant que cette paperasserie l'ennuie profondément et qu'il lui tarde de suivre paisiblement les numéros de cirque à la télé. Heureusement que nous n'étions pas cinquante à faire la queue !

Dans la nuit, nous pouvons nous diriger sans plus aucun souci vers Machala. Nous imaginons retrouver un terminal terrestre bien organisé avec possibilité de demande d'informations mais après une heure au milieu des bananes nous entrons dans un embouteillage de cars sans nom et enfin péniblement nous descendons pour nous diriger vers un taxi. Nous avons un nom d'hôtel qu'il ne connaît pas alors nous lui demandons de nous conseiller. Il propose le Monte-Carlo, plein centre-ville, zone calme sans danger, avec l'assurance qu'il reste des chambres. Manifestement il a choisi un hôtel luxe. Jean-Paul descend seul pour aller demander les prix. La dame indique 29 dollars mais pour aujourd'hui seulement 27 dollars (le lendemain il faudra rappeler cette ristourne), l'hôtel le plus cher que nous aurons utilisé. Nous acceptons, même si dans le secteur il s'en trouve d'autres. Après ce long voyage, et pour préparer la suite, nous pouvons nous offrir ce luxe.

Nos bagages une fois à l'abri, une petite promenade dans les environs nous permet de découvrir un lieu populaire où on mange encore du poulet. Trois noirs blonds

chantent et jouent de la guitare. Le serveur sera rapide et nous allons pouvoir nous sustenter un peu. Comme partout une magnifique place, avec une église dont une partie du clocher est transparente avec effets d'éclairage. Nous trouverons même un bazar d'ouvert alors qu'il est samedi soir presque à neuf heures, où nous achetons un yaourt. Il est temps de profiter du confort de la chambre.

L'article ci-dessous, publié dans La Hora le lundi, explique que le bus du samedi soir de la Cooperativa Loja (notre Compagnie qui prend le nom Internacional Loja quand elle va au Pérou) a été attaqué et dévalisé au niveau de Puerto Inca. Nous sommes passés au même endroit, quelques heures avant, avec le bus précédent. Une confirmation que les déplacements de nuit sont dangereux sauf avec les compagnies qui enregistrent tous les noms des passagers au départ (on peut donner un faux nom).

Dimanche 12 Août

A la réception de l'hôtel l'homme nous indique « la coopérative Rutas Orenses » pour aller le plus vite à Guayaquil. Nous prenons un taxi pour nous y rendre et en effet, quinze minutes après, un bus haut de gamme démarre vers la grande capitale sans avoir à chercher des clients à chaque carrefour et file à vive allure vers notre destination. Il est huit heures dix et trois heures après nous arriverons au Terminal de Guayaquil, un Terminal superbe, bien organisé et proche de l'aéroport.

Sur la route nous retrouvons le vert de l'Equateur à travers d'abord une infinité de champs de bananes jusqu'à nous donner la nausée de ce fameux fruit, le plus vendu au monde. Chaque régime est entouré d'un plastique et un petit terrain d'aviation à un moment confirme que les traitements se font par fumigation. De temps en temps une petite maison d'un travailleur et quelques villages.

Arriveront ensuite les cacaoyers, les prairies, les champs de riz : toujours une agriculture fabuleusement riche. A un moment nous passerons plus près de petites montagnes dotées d'une forêt luxuriante. La route n'est cependant pas très large. Depuis les environs de Tumbes le ciel est redevenu gris mais il fait plus chaud (l'air conditionné a fonctionné dans l'hôtel !).

Faux départ à Guayaquil

L'arrivée à Guayaquil se fait par un immense pont sur la rivière Guayas, des immeubles à l'horizon, et il faut faire un tour assez long pour atteindre le point final. Dans la gare routière nous marchons vers la sortie et nous découvrons d'abord des bus de ville. Malgré le chargement de bagages nous décidons de prendre le bus qui se présente puisqu'il porte la direction aéroport. Ce sera seulement 10 centimes par personne. Il y a un tourniquet pour rentrer et petit à petit les places sont prises. Nous démarrons.

Comme personne ne descend nous ne savons pas si c'est par la porte arrière que nous retrouverons la rue. Et tout d'un coup « aéroport » apparaît en gros alors Jean-Paul demande un arrêt. On part vers le fond mais non il faut descendre par le tourniquet qui ne tourne pas dans le sens de la descente. Après quelques acrobaties nous avons tous nos bagages sur le bord d'une quatre voies très passante.

Nous entrons vers midi dans l'aéroport où l'avion est seulement à 17 heures.

Vérification : l'avion est bien programmé.

Vérification : nos billets sont bien confirmés.

Tout étant dans l'ordre pourquoi ne pas aller en ville un moment ? A l'information la dame nous indique que « lamentablement » aucune consigne n'est prévue pour les bagages. Comme il n'est pas question de s'épuiser avec les bagages il va falloir patienter dans l'aéroport.

Nous pensions en profiter pour faire confirmer nos billets de retour en France mais les bureaux de la KLM sont fermés, c'est dimanche.

Nous montons au restaurant, une cafétéria. Marie-France prend des saucisses avec frites (salchofritas) croisés partout sans que nous les ayons goûtées. Jean-Paul prend du poisson. On a aussi un dessert et une boisson. Au total 13 dollars. Un peu cher surtout vu la quantité.

Du restaurant nous observons la salle d'attente de l'aéroport qui se remplit et qui se vide au rythme bien programmé des avions. Tout se déroule suivant les horaires prévus ce qui nous rassure.

Même en faisant durer le repas, il est seulement 13 h quand nous reprenons place dans la salle. Marie-France décide d'aller consulter Internet pendant que Jean-Paul lit un journal, *l'Espresso*, le seul disponible (auparavant un coup de fil à Quito a confirmé la réservation de chambre à l'hôtel).

Sur le journal une Argentine indique que ceux qui ne lisent pas ne peuvent apprendre à penser. Un bel article sur Cuenca : « la façon de séduire les femmes a changé ». Comme nous l'indiqua le premier chauffeur de taxi de Quito, le journaliste rappelle que les balcons ne servent plus pour les sérénades fatales. Cette ville « au style français » n'échappe pas à l'évolution générale qui a remplacé le balcon par le night club. Et enfin, le côté social « los bananeros orenses deciden hoy si van al paro ». Orenses signifie de la province del Oro : voilà pourquoi la compagnie de bus s'appelait « rutas orenses », une compagnie qui allait aussi pour 5 dollars jusqu'à El Cisne le lieu du grand pèlerinage. La vierge del Cisne est dans une église à 74 km de Loja où en trois jours les pèlerins la transportent, début septembre, en une immense procession.

Pour les trois heures de notre voyage nous avons payé 3.6 dollars. Le luxe du bus a coûté un peu plus cher que d'habitude puisque les tarifs correspondent souvent à un dollar l'heure de déplacement, mais comme il est allé vite ... Sur le journal une photo présente les travailleurs de la banane devant des pneus qui brûlent sur une route, le même moyen d'action vu à Chiclayo. Ils se demandent s'ils vont se mettre en grève.

Marie France aura des messages sur Internet, en particulier sa soeur à qui elle répondra et quand, à son tour, Jean-Paul ira écrire un dernier mot à ses amis, il pourra lire une nouvelle réponse de la soeur de Marie-France (à ce moment-là il est environ 21 h en France). Bien sûr le tarif est le double du tarif habituel : un dollar la demi-heure. Et Marie-France pour faire passer le temps profitera d'un café expresso presque aussi bon qu'en Italie avec une glace tout aussi délicieuse. Ainsi, nous arriverons à patienter jusqu'à trois heures. Pour la dernière heure, nous observons un groupe qui part vers Buenos Aires avec un petit gamin très amusant qui se régale de pouvoir marcher dans un espace aussi grand. A le suivre des yeux, il est facile de constater qu'il marche pour marcher, qu'il se sent heureux du seul déplacement de son corps, et comme il a repéré un endroit où il ne doit pas aller (des escaliers) il s'y dirige sans cesse. Des places ont dû se dégager dans l'avion en partance car on appelle une famille de quatre personnes qui se précipite vers la sortie internationale, le père se dirigeant d'abord vers la taxe d'aéroport et un des fils quittera précipitamment le restaurant où il prenait un repas.

A 16 h nous entrons dans la file d'attente et à 16h30 nous sommes prêts pour le départ vers Quito. L'avion lui ne semble pas prêt du tout ! Quand à 17 h la salle reste immobile l'angoisse monte d'un cran. Quand, à 17 h 15, on nous porte des boissons à disposition car l'avion a du retard, chacun demande : « un retard jusqu'à quand ? » Le nouveau départ est prévu à 18 heures. Nous sommes un peu désolé car nous tenions à faire le voyage le jour pour profiter du paysage et ne pas arriver trop tard à Quito mais il faut prendre encore son mal en patience. Dans la

file nous avions salué un jeune français dont les accompagnatrices nous précisèrent qu'il ne parlait pas l'espagnol : il attendait avec calme.

Départ pour Quito

L'avion décolle enfin à 18 h 15 et le commandant de bord s'excuse de ce retard qui va s'accroître car le vol durera un quart d'heure de plus, l'avion devant partir d'abord vers le sud avant de remonter vers le nord par une autre route plus éloignée du Tungurahua qui crache toujours ses cendres. La voisine nous apprend que tous les vols Quito-Guayaquil sont annulés et qu'elle ne comprend pas pourquoi alors que l'inverse reste possible. Au moment du coucher de soleil le commandant nous indique qu'à gauche nous pouvant voir la boule de feu qui illumine le volcan mais de notre place nous n'arrivons pas à croire qu'il s'agit du volcan, nous pensons que c'est le soleil couchant. Cependant ceux qui sont de l'autre côté prennent des photos. Nous découvrirons encore quelques volcans tout blancs puis une fois arrivés nous partirons rapidement à la Casona et à 20h 30 nous sommes au restaurant tout proche, la Chifa qui est le seul commerce ouvert et où Jean-Paul prendra une soupe aux champignons particulièrement bonne et Marie-France un plat plus solide fait de pâtes et de légumes.

Lundi 13 août

Nous retrouvons des habitudes acquises à Quito par un détour au restaurant du petit-déjeuner. Puis, direction le siège de KLM, en taxi (1,5 dollars), une zone riche de la ville que nous ne connaissions pas avec un immeuble impressionnant. La KLM ouvre à 9 heures ce qui nous laisse quelques minutes pour marcher un peu dans le quartier. Même en hauteur le Cotopaxi se cache alors que le ciel est totalement bleu.

A la KLM, après un moment d'attente, l'employée nous confirme le vol. A côté un Français cherche un moyen pour aller rapidement au Venezuela.

Derniers achats

Par l'avenue Colon, que nous prenons dans un autre sens, nous revenons à pied jusqu'à l'avenue Amazonas et la rue parallèle Meja pour les achats du dernier jour. Il existe une coopérative d'artisans qui constitue un grand marché où nous trouverons l'essentiel des ultimes cadeaux. Il est dix heures, le marché ouvre à peine et nous serons les premiers clients d'une vendeuse de bijoux. Plus loin trois jeunes supporters d'un club du Venezuela marchandent sans cesse à un stand d'objets en bois mais la vendeuse reste paisible. Comme nous le dira la parente de Chendo, ce calme est comme un fait de culture : à Loja elle eut honte de ses compatriotes qui faisaient tout déballer à une commerçante, sachant très bien qu'elle-même aurait piqué une crise pour les jeter dehors à cause de leur sans-gêne, mais à Loja la vendeuse ne se démonta pas et ne montra aucune animosité quand elle les vit partir sans le moindre achat.

Nous ferons divers achats dont un pendentif pour Marie France qui trouva ce qu'elle cherchait : une représentation d'un dieu pré-incaïque en argent et avec une pierre verte. Le collier aussi est en argent avec une garantie mais chacun sait qu'il est difficile de vérifier. La marchande le pèse pour, dit-elle, en fixer le prix minimum.

En revenant par la même rue nous pourrons faire un arrêt à la librairie pour trois livres de plus, un sur Guayasamin, un sur l'Equateur en général et un essai de Jorge Adoum, un poète qui évoque son pays. Nous avons le temps en prenant le Trole d'aller tout déposer à l'hôtel avant de manger à la Chifa de la veille. Nous prenons du porc avec des sauces différentes, une sauce chifa et une sauce de légumes avec ananas. Le porc est comme toujours coupé en fine tranches et très cuit.

Dernières visites

En sortant nous décidons d'un dernier tour dans le vieux centre avec une visite à la cathédrale. Nous acceptons cette fois de payer un dollar par personne pour rentrer. Elle se distingue par une charpente en bois impressionnante de style mudejar, par de nombreuses peintures et par la présence des tombeaux des personnalités. Celui du maréchal Sucre bénéficie d'un hommage tout neuf du président actuel de la République bolivarienne du Venezuela. Hugo Chavez confirme ainsi qu'il n'oublie pas de saluer les symboles de son « bolivarianisme ».

Nous quittons la Cathédrale juste au moment de la fermeture et faute de pouvoir visiter une expo toute proche d'art cubain nous nous dirigeons vers l'Eglise San Francisco et là nous nous laissons tenter par la visite du Couvent-Musée. Pour l'atteindre, nous empruntons la petite rue derrière le Palais gouvernemental et nous découvrons une série de petites boutiques vendant des cartes postales. Le

couple âgé qui nous accueille engage la conversation sur la France (le pays du vin), sur l'Equateur et ses merveilles. Nous prenons six cartes et apprécions cette curiosité sympathique : ils nous expliquent qu'en effet en août il fait un peu plus chaud qu'en juillet avec un peu de vent.

Dans le Musée il faut attendre la guide qui va nous réciter sa leçon tout au long d'un parcours surprenant dont le héros est Saint François. Cet immense couvent nous fait aller de cours en cours, qui sont chacune des sortes de cloîtres avec des patios au milieu, de peintures en peintures, de symboles en symboles (obéissance, pauvreté, chasteté). Dans le groupe quelques personnages qui mériteraient la «visite» : un jeune reçoit un appel sur son portable et ne se gêne pas pour répondre au point presque de couvrir la voix de la guide qui reste imperturbable, des enfants portent sur la tête un chapeau. de clown aux couleurs de l'équipe de Colombie qui, nous semble-t-il, était la veille à Quito pour une finale qu'elle a gagné, une dame se peigne soigneusement. Toutes les œuvres sont bien protégées : en particulier une carte du XVI ème siècle faite par un européen, seulement sur documents, et qui est relativement fidèle. Le clou de la visite est la montée dans une pièce qui domine l'intérieur de l'église où nous dit-on l'orgue joue si fort qu'il est inutilisable au risque de faire vibrer dangereusement la structure de l'église. Est-ce l'Eglise couverte d'or vue sur une carte postale ? Une telle cathédrale, comme toutes les cathédrales, n'est-elle pas la manifestation de l'art total ? La peinture, la sculpture, la musique, le travail du bois, l'orfèvrerie ... tout s'y retrouve avec en guise de théâtre la représentation produite par chaque messe ! Sauf qu'il s'agit d'un art sous contrôle et qu'est ce que l'art sans la liberté ? Par exemple la représentation du Christ : nous le connaissons avec une couronne d'épines or la guide nous montre « la vraie » couronne qui a comme trois ailes et que nous avons souvent croisé en Equateur ! La guide insistera aussi, à deux reprises, sur la représentation de l'articulation entre les deux religions : celle des Indiens et celle des Chrétiens, en particulier en montrant une fontaine où sont représentés les symboles du soleil surplombés d'une statue chrétienne. Par ce biais les missionnaires auraient été très persuasifs ce qui expliquerait pourquoi les Indiens soient devenus ensuite plus chrétiens que les chrétiens. Preuve supplémentaire que ce monde là était nouveau ?

Mardi 14 et Mercredi 15 août

6h 30 : Nous quittons l'hôtel en taxi, un taxi que le gardien de l'hôtel appelle dans la rue.

Pour la première fois le chauffeur de taxi préfère mettre le compteur plutôt que de dire le prix ce qui n'est pas à son avantage puisque le trajet va être rapide. En effet alors que nous avons payé 5 ou 6 dollars chaque fois, le montant du déplacement n'arrive qu'à 3 dollars !

Par les quelques mots évoqués pendant le trajet. ce chauffeur de taxi nous fait quitter l'Equateur avec un bon souvenir. Il est heureux de pouvoir raconter sa vie : en fait il est avocat et fait taxi dans la mesure où il peut gagner quelques sous en allant à son travail. Auparavant il a travaillé dans la forêt vierge à percer des routes, (sans doute au début des années 70). Il reconnaît que le travail était très dur : deux heures sous un scaphandre de protection, une douche, puis dix minutes d'arrêt avant de repartir à la besogne. Il indique qu'il avait la chance d'avoir un patron qui appliquait les consignes de sécurité car dans d'autres entreprises le nombre de morts fut impressionnant : tétanos pour piqûres diverses et autres maladies tropicales (paludisme) éclaircissent le nombre de travailleurs. Pour lui, à présent, la forêt est devenue sûre et un lieu important à visiter. Sa fille de 18 ans étudie et travaille à Milan, en Italie.

7h : Nous sommes dans la file pour l'enregistrement et malgré un certain désordre elle avancera rapidement si bien qu'à 7h 30 nous avons notre billet d'embarquement avec place près d'un hublot. Nous avons gardé deux sacs et les trois autres sont dans la soute. Sur le panneau d'affichage l'avion est annoncé avec seulement une heure de retard.

8h : Dernier petit déjeuner en Equateur avec des pâtisseries à la française : des tartes aux fraises. Achat *d'El Comercio*.

8h 15 : Un dernier adieu au Cotopaxi qui se présente à merveille à nos yeux.

8h 30 : Nous passons la douane et entrons dans l'ultime salle avant de monter dans l'avion.

9h : Dernier achat de cartes postales.

9h 15 : Dans l'ultime salle quelques personnes se font remarquer car elles refusent d'obéir au règlement qui limite à 12 kg le poids des bagages accompagnés, poids qu'elles ont largement dépassé. Des personnages se distinguent : trois supporters de l'équipe de Colombie avec des chapeaux de clowns.

10 h : L'avion s'envole et annonce deux heures quinze de vol pour aller jusqu'à Curaçao. Nous quittons les 19° de Quito face au Cotopaxi un brin caché par une fine ligne de nuages. Nous observerons les rivières terriblement encaissées et un autre volcan probablement le Cayambe.

Comme il y a une heure de décalage pour Curaçao l'heure d'arrivée est prévue pour 13h 16.

10h 24 : L'avion est à une altitude de 11 900 m vole à une vitesse de 853 km/h au-dessus de la Colombie. A l'extérieur de l'avion la température est de moins 55°. L'heure des rituels arrive : le jus d'orange puis les serviettes chaudes en prévision du premier repas. Un dernier volcan colombien se montre avant les premières plaines. Le repas se déroulera entre 11h et 11h30. Auparavant Jean-Paul a pris connaissance des nouvelles mondiales avec l'International Herald Tribune. le journal fait en collaboration par le New York Times et le Washington Post. La une

est sur les questions internationales de l'heure : Palestine. Iran, Macédoine. C'est le numéro de Monday, August 13 donc le journal de la veille.

Pour le repas un élément chaud avec omelette au jambon, maïs, patate et courgette, plus un petit gâteau et une salade de fruits (papaye, pastèque, ananas). Le serveur nous demande : thé ou café en guise de boisson. Nous demandons du vin.

A 11h 42 nous survolons déjà le Venezuela et le ciel s'est à nouveau dégagé ce qui laisse voir deux grandes sources de fumée, sans doute des restes de canne à sucre que l'on brûle. Heure locale il est déjà 12h42. La télé propose une publicité pour Curaçao et la vitesse a baissé un peu 813 km/h ainsi que l'altitude 7900 m.

Presque à l'heure dite l'avion se pose sur la petite île néerlandaise de 150 000 habitants connue surtout pour la liqueur portant son nom qui manifeste l'occupation ancienne du Portugal. Cette fois une heure d'arrêt à l'escale avec descente des passagers pour permettre aux équipes de nettoyage de faire plus facilement le ménage. En sortant en plein vent, nous prenons en pleine figure les 34° de température qui sont en fait 40° sous le soleil. Dans la salle de transfert nous retrouvons le décor classique d'un aéroport : nous passons en revue les boutiques et nous nous décidons pour l'achat d'une bouteille de curaçao et une bouteille de rhum.

14h 30 : Cette fois tout est prêt pour le voyage essentiel, la traversée de l'océan atlantique. Les horaires sont respectés et la télé nous annonce 8h 45 de vol avec arrivée heure locale vers 5 h 28 ce qui fait que le retard de départ semble rattrapable. Cette fois il n'y a plus rien à voir par le hublot que l'immensité de l'océan et nous tentons de nous plonger dans la lecture des journaux.

Nous lisons les dernières nouvelles sur El Comercio qu'il a été judicieux d'acheter car dans l'avion aucun journal équatoriens (sauf peut-être quelques exemplaires de Hoy sauf si les lecteurs de ce quotidien l'avaient eux aussi achetés !).

15h 20 : « L'apéritif » nous est servi sous forme de cacahuètes et de coca. Nous n'avons pas souhaité reprendre du vin. Il reste 8 heures de voyage et l'Airbus a pris sa vitesse de croisière à savoir 1000km/k à 10 000 m d'altitude environ. La carte sur les écrans de télévision nous indique que nous approchons de l'île Saint Martin.

A 15h 35 les nouvelles serviettes chaudes nous préparent pour le deuxième repas. Il interviendra à 16h10 heure locale avec les mêmes fruits, la même vache qui rit mais cette fois les pâtes serviront de base à l'élément chaud. Ce sera le deuxième « quart » de vin, mais en fait le quart de la bouteille de 75 cl.

Pour conclure ce repas nous acceptons à 16h 50 un petit verre de Cognac pour deux. Le temps passe de moins en moins vite et la projection de trois films successifs ne changera rien à l'affaire (au contraire). Un film au décor « jeunesse dorée » sera suivi d'un film classe avec Juliette Binoche, *Chocolat*, mais en néerlandais seulement, pour terminer par un film loufoque de science-fiction. En réalité la fatigue devient telle qu'on n'a pas la force de dormir. Des personnes dorment-elles vraiment dans un avion ? Le bruit sourd et continu des réacteurs n'a aucune des qualités d'une berceuse. De plus l'hôtesse nous demande de fermer les volets des hublots alors qu'il fait encore jour et nous nous sentons dans la peau de poulets engraisés auxquels on allume et on éteint régulièrement l'électricité pour

les faire dormir à heure fixe. Nous refusons de jouer le rôle de poulets ce qui empêche encore plus la venue du sommeil.

Entre deux films l'écran télé nous informe de notre position : A 19h 24 nous sommes à 4546 km de l'arrivée avec un vol toujours dans les mêmes conditions : presque 1000 km/h à une altitude de 10 000 m avec une température extérieure de moins 50°.

L'avion s'anime à nouveau à l'annonce de la dernière heure de vol, juste le temps de prendre un dernier repas (cette fois l'avion est même à 11 300 m). A 1h 14 avant l'atterrissage, l'avion passe deux fuseaux horaires d'un coup ce qui nous étonne, mais, de toute façon, il faut perdre sept heures au total et nous savons qu'en Angleterre il restera encore une heure de décalage avant notre heure européenne.

Cette fois le dernier repas s'appuie sur une pizza avec les mêmes éléments pour le reste et l'ultime quart de vin. A 5h 40, heure locale, atterrissage à l'heure dite sur l'aéroport d'Amsterdam. Emotion de se retrouver en Europe ? Surtout une fatigue qui nous oblige à marcher lentement vers la dernière étape. A cette heure-ci par question d'aller faire un tour dans les rues d'Amsterdam pour nous occuper, pas question de téléphoner en France.

Une dame équatorienne s'inquiète pour son avion en direction de Madrid. Des jeunes cherchent à la renseigner mais ils parlent peu l'espagnol. Nous lui demandons sa situation et elle répond qu'elle doit prendre l'avion de Madrid avec KLM pour 8 heures. Le tableau indique bien un avion pour Madrid à 8 heures mais pas avec KLM. Celui de KLM est à sept heures et il est six heures trente. Alors d'un pas rapide nous la guidons vers sa porte d'embarquement. Elle vient de Loja, elle a pour tout bagage un sac noir en plastique, elle est désemparée car nous marchons, nous marchons et nous ne semblons jamais au bout de notre recherche. Nous voici enfin à la sortie C5 et nous la mettons entre les mains d'hôtesse d'accueil qui précise qu'il n'y a pas à s'affoler : l'embarquement commence à peine. La dame embrasse Marie-France d'émotion et de remerciement. Cette «bonne action» aura eu le mérite de nous occuper un moment tout en nous menant près de notre propre sortie au C2. Pas moyen de s'allonger pour dormir à l'aise : les sièges ont des bras métalliques qui empêchent toute position allongée, comme dans le métro à Paris. Pour prendre notre mal en patience nous cherchons un journal à acheter. Jean Paul opte pour *La Repubblica* italienne en pensant que les journaux français seront offerts gratuitement dans l'avion. Il tente de lire (un article sur la dénonciation de Buena Vista Social Club par les musiciens du film) et d'écrire un peu mais sans conviction. Le corps plein de nourriture est vide d'envies. Il note seulement quelques mots à propos de l'histoire qu'il s'est raconté dans l'avion. Nous marchons d'un côté, de l'autre ; à la sortie C2, une dame à la langue totalement inconnue s'inquiète à son tour pour son vol pour Manau. De type arabe, ses quatre enfants sont patients à ses côtés. Il part à 10h alors que notre vol est à 9h 40.

Encore une heure à attendre avant le départ. Cette fois des touristes français de retour du Québec échangent des souvenirs. Un groupe a fait un voyage «traditionnel» mais l'autre non puisqu'il a vécu dans une réserve d'Indiens montagnais sur la côte nord. Pêche avec les indiens, vie à leur manière, échanges en français.

Enfin, nous sommes appelés, nous montons dans un bus qui nous approche du petit Fokker (le même que celui de la Compagnie Tame) et nous nous retrouvons un tout petit nombre à prendre la direction Toulouse. Ils offrent « Le Monde », un nouveau repas plus petit que les précédents, et la fatigue qui s'éloigne un peu. Par le hublot, on aperçoit la tapisserie française car les nuages ont disparu. Juste avant midi atterrissage en France où le comité d'accueil est là : Vincent de retour d'Espagne et Nicole une amie de passage dans notre région. Il reste à se mettre à la bonne heure pour achever ce doux voyage.

21-26 Août 2001, Angeville

Marie-France Durand

Jean-Paul Damaggio